

LA VIE

DE

FRANÇOIS BACON,

CHANCELIER D'ANGLETERRE.

Handwritten notes in the top left corner, including the word "Mallory" and a large handwritten "4".

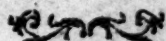
Large, stylized handwritten letters, possibly "L L L", written in dark ink.



LA VIE
DE
FRANÇOIS BACON,
BARON DE VÉRULAM,
VICOMTE DE SAINT-ALBAN,
ET
CHANCELIER D'ANGLETERRE;
SUIVIE
DES MAXIMES

De cet Illustre Auteur,

TRADUCTION DE L'ANGLAIS,
Par M. BERTIN.



A L O N D R E S ,

Et se trouve à PARIS,

Chez L'AUTEUR, rue Saint-Honoré, N° 618,
près celle des Poulies.

Et chez DEFER DE MAISONNEUVE, Libraire,
rue du Foin Saint-Jacques.

1 7 8 8.

y

L A V I E

D E

REPORT OF THE

COMMISSIONERS OF THE

LAND OFFICE

FOR THE YEAR 1881

IN RESPONSE TO A RESOLUTION

PASSED BY THE HOUSE OF COMMONS

ON THE 12TH MARCH 1881

AND BY THE HOUSE OF LORDS

ON THE 14TH APRIL 1881



Printed by the British Museum Press, London

Price 1s. 6d.

1881

y



P R É F A C E.

ON aime à connaître toutes les circonstances qui ont rapport à la vie des personnes dont on admire les écrits. L'époque & le lieu de leur naissance, leur éducation, les progrès de leur esprit, la date de leurs Ouvrages, & l'accueil qu'ils

a iij

vj *P R É F A C E.*

ont reçu , leurs habitudes ,
leurs liaisons , & même jus-
qu'à leur extérieur & leurs
traits , intéressent notre cu-
riosité. Le Public sera flatté ,
je pense , de voir le portrait
fidèle d'un des plus éton-
nans personnages de l'Eu-
rope , d'un Ecrivain sublime,
d'un Philosophe enfin à qui
toutes les sciences étaient
familières , & qui brûla tou-
te sa vie de la noble ardeur

d'être utile au genre humain. Le plus grand service peut-être que François Bacon ait rendu à la Philosophie, dit M. de Voltaire, a été de deviner l'attraction; Newton en a démontré l'existence : il faut que les hommes s'en tiennent là jusqu'à ce qu'ils deviennent des Dieux. Mais quelle sagacité, ajoute-t-il, dans le Baron de Vérulam, d'avoir soupçon-

né cette attraction, quand
personne n'y pensait, &
dans un tems où il n'y
avait alors que des aveugles
en Physique. Comme on ne
saurait porter plus loin l'é-
loge du Chancelier Bacon,
je me bornerai à observer
ici que cet Auteur célèbre
méritait d'être mieux connu
en France, que jusqu'ici nous
n'avons eu que de très-courts
extraits de sa vie & de ses

Ouvrages , & qu'une Traduction complete de toutes les productions dont il a enrichi la littérature Anglaife , ferait d'autant plus précieufe , qu'elle offrirait au Lecteur un cercle immense d'instructions fur tout ce qui intérefse l'humanité. Je n'ai point ofé , jufqu'à préfent , me charger de cette tâche importante , dans la crainte d'avoir des concur-

x *P R E F A C E.*

rens , ou d'être devancé ;
rassuré cependant par les
apparences du contraire, je
compte m'occuper bientôt
de cette laborieuse entre-
prise , & c'est pour réveiller
& fixer l'attention du Public
sur le mérite de ce grand
homme , que j'ai placé à
la suite de sa vie, un choix
de ses Maximes : elles ren-
ferment des préceptes sur
différens points de morale

& de politique , qui donneront une idée du génie de Bacon , & pourront faire juger *ex ungue leonem*.

Cette vie du Baron de Vérulam , qui se trouve à la tête de l'Edition *in-4°* de ses Œuvres , présente tout ce que l'Histoire & la Tradition ont conservé de cet Ecrivain ; elle a fait , en Angleterre , le plus grand

honneur à M. MALLET (1),
qui en est l'Auteur. Il fera
facile de reconnaître, au
style de cet Historien ,
qu'il a parlé de Bacon avec
le ton de candeur & de
vérité qui convenait à la
dignité de son Héros.

(1) L'ami de Bolinbroke & l'Editeur de ses
Œuvres.



LA VIE

DE

FRANÇOIS BACON,

CHANCELIER D'ANGLETERRE.

LES anciens Egyptiens avaient une Loi par laquelle il était ordonné que les actions & le caractère de leurs morts seraient examinés avec beaucoup de rigueur & de solennité, en présence de certains Juges, afin de pouvoir régler, d'une manière

A

équitable , ce qui était dû à leur mémoire : cet usage était , pour les âmes bien nées , un aiguillon qui les excitait à la vertu ; & pour les cœurs dépravés , un frein puissant qui les arrêtait dans la route du vice. Tout Ecrivain qui entreprend de publier la vie d'un personnage digne de passer à la postérité , se doit regarder comme soumis à l'observation de cette même Loi , rien ne peut le dispenser de faire connaître avec impartialité les bonnes & les mauvaises qualités de son Héros , ses erreurs & ses imperfections. Je ne chercherai donc à pallier en aucune sorte les défauts de Mylord Bacon , comme homme privé , & je me ferai un devoir de lui rendre la justice qu'il

mérite , en qualité d'Ecrivain. Il importe que le Public le voye sous ces deux aspects.

Sir Nicolas Bacon , Père de l'Auteur , fut le premier Garde des Sceaux revêtu de la dignité & du pouvoir de Chancelier d'Angleterre , & il exerça cet emploi honorable pendant près de vingt ans , sous le règne d'Elisabeth. Ministre profond , il joignit à une prudence consommée la probité la plus scrupuleuse : servant son pays avec une intégrité parfaite , & conservant , dans le cours de ses prospérités , cette modestie & cette simplicité qui caractérisent le grand homme. Il épousa , en secondes noces , la fille de Sir Antony Cooke , qui avait été Pré-

cepteur d'Edouard. Plusieurs Historiens parlent avantageusement de lui , & rapportent qu'il s'était rendu célèbre par la connaissance parfaite de toutes les langues mortes : ils accordent le même talent à sa fille ; & ce témoignage est d'autant moins équivoque, qu'il lui est rendu par un de ses grands ennemis, le Jésuite Parsons, lorsqu'il lui fait le reproche d'avoir traduit, du Latin, l'Apologie de l'Eglise d'Angleterre, par Jewel.

Tels furent les parens de François Bacon, dont j'écris la vie. Il fut le plus jeune des deux enfans que son père eut de ce mariage, & naquit à l'hôtel d'York dans le Strand, le 22 Janvier 1561. Comme il eut le bonheur de naître

tre à une époque où les arts étaient autant cultivés par les gens de distinction, qu'ils sont négligés aujourd'hui, il eut aussi celui de tenir de la Nature un esprit né pour toutes les connaissances utiles & agréables ; enfin, il fut un de ces génies faits pour dédaigner les routes frayées : loin de s'asservir aux notions & aux idées des autres hommes, il dicta lui-même, dans l'empire des sciences, des loix aux générations qui lui succédèrent.

Il donna, dès ses plus jeunes ans, des signes d'un esprit heureux & fécond. On dit que la Reine Elisabeth prenait un plaisir singulier à lui faire des questions, & qu'elle était si contente de la

manière ferme & sensée avec laquelle il y satisfaisait, qu'elle l'appela en riant son petit Garde des Sceaux. Une de ses réponses entr'autres, mérite d'être rappelée. Un jour que la Reine lui demanda son âge, lorsqu'il n'était encore qu'un enfant, il lui répondit qu'il était précisément né deux ans avant que l'Angleterre eut le bonheur de l'avoir pour Reine.

Je n'ai aucuns renseignemens sur son éducation, jusqu'au moment où il fut envoyé à l'Université de Cambridge, sous le Docteur Whitgrift, depuis Archevêque de Cantorbury; & il paraît que c'est à l'âge de douze ans qu'il quitta le Collège de la Trinité, pour entrer dans cette Uni-

verfité. Les progrès qu'il fit dans
fes classes furent rapides & même
extraordinaires : à feize ans , il
avait fait toutes fes études ; mais
ce qu'il y a de bien plus éton-
nant , c'est qu'il commença , mê-
me à cet âge , à appercevoir la
vaine futilité de la philosophie ,
qui, alors , était en vogue , & à
conjecturer que la fcience avait
befoin d'autres fondemens que
ceux fur lesquels elle pofait de-
puis plusieurs fiècles. Il ne put
avoir en cela d'autre guide que
fon propre génie , aidé d'un dif-
cernement rare. En matière de
raisonnement , l'opinion d'Aris-
tote était regardée comme auffi
infaillible que celle du Pape l'est
chez les Catholiques en affaires

de religion , & cet Auteur peut , à juste titre , être considéré comme le premier réformateur de la philosophie : il avait à combattre des préjugés & des notions erronées ; il avait à lutter contre la vanité d'une foule d'hommes vieillis dans des opinions contraires à la sienne , & cependant il fut ranger dans son parti les savans de toutes les Nations.

On peut s'étonner , avec raison , qu'un Ministre aussi habile & aussi accoutumé à juger des hommes & des choses , que l'était le Garde des Sceaux , ait fait voyager son fils à l'âge de seize ans. Cependant , il est certain , d'après une Lettre de Sir Amias Pocollet , alors Ambassadeur à Pa-

ris , qu'il était dans cette ville & dans son hôtel , en 1577. Nous n'avons qu'à regarder autour de nous pour nous convaincre du peu de progrès que nos jeunes gens de qualité qui parcourent le monde font à cet âge , du côté du goût , du jugement ou de la morale ; mais il avait pris soin de fermer dans le cœur de son fils des principes de sagesse & de discrétion , dont le germe commençait déjà à se développer. L'Ambassadeur conçut l'opinion la plus favorable de Bacon : il le chargea , auprès de la Reine , d'une commission qui exigeait du secret & de la célérité. Bacon s'en acquitta avec succès , & continua ensuite le cours de ses voyages. La disposi-

tion naturelle de son esprit, toujours porté à observer & à réfléchir, ne lui permit pas de se borner à la connaissance des langues ; sa principale , son unique étude , fut d'examiner les usages & les habitudes du pays où il se trouvait , d'observer le caractère de leurs Souverains , & la constitution de leurs Gouvernemens. La preuve en existe encore dans ses Ouvrages ; on y trouve un Recueil d'observations sur l'Etat de l'Europe , écrites dans sa plus tendre jeunesse , comme je l'ai reconnu par une circonstance qu'il y rapporte (1).

(1) Il dit que Henri III avait alors trente ans. Or , ce Roi a commencé à régner en 1574,

Bacon était le moins âgé de ses frères , & il paraît que son père l'aima plus que les autres (1), car il avait amassé , en son absence , une somme considérable pour lui acheter une terre ; mais avant que cette généreuse intention put s'exécuter , le Garde des Sceaux mourut de l'accident que nous allons rapporter. Il était entre les mains de son Barbier ; & le tems étant beaucoup plus chaud que de coutume , il fit ouvrir une fenêtre en face de laquelle il était assis , ce qui l'exposait à un courant

à l'âge de 24 ans : Bacon avait donc alors dix-neuf ans.

(1) Le père de Bacon eut trois enfans de son premier mariage.

d'air très-vif : il s'endormit dans cette position , & se réveilla au bout de quelque tems , très-incommodé : ayant demandé à son laquais pourquoi on l'avait laissé dormir dans cette situation , le domestique lui répondit qu'il n'avait pas osé prendre sur lui de troubler son sommeil. Eh bien ! lui répartit Mylord , votre politesse est la cause de ma mort. En disant ces mots , il se retira dans sa chambre à coucher , & mourut quelques jours après. Il ne resta donc à son plus jeune fils que la petite portion d'une somme qui devait être partagée entre cinq frères.

La modicité de sa fortune l'obligea de songer à embrasser quel-

que profession , & il s'adonna , plus par nécessité que par choix , à l'étude du droit coutumier. Il entra , pour cet effet , dans la Société de Gray's inn (1). La supériorité de ses talens le rendit bientôt l'ornement de tout le Corps , & l'aménité de son caractère lui gagna l'affection de chacun des Membres qui le composaient. Il parvint alors à un si haut degré de célébrité , qu'Elizabeth le nomma son Conseil extraordinaire. On conçoit facilement qu'il était presque impossible qu'un Génie aussi sublime , né pour embrasser le cercle de toutes

(1) Gray's inn est une Cour où se jugent les causes en première instance.

les sciences , put se fixer à l'étude sèche & ambigue des autorités & des usages; étude hérissée d'épines , barbare dans son principe , & rendue depuis encore plus obscure , par la savante insipidité des commentateurs & des compilateurs. Il donna , en conséquence , pendant cet intervalle , une libre carrière à ses facultés , parcourant successivement toutes les branches de la science , examinant ses erreurs , & imaginant des moyens nécessaires pour les réformer : c'est ce qu'il entreprit , pour la première fois , dans un Traité qu'il intitula : *la Naissance du Temps* , comme on le voit par une lettre écrite au Père Fulgentio , Vénitien , dans laquelle il semble , en

quelque forte , censurer le titre pompeux de ce livre. Quoique ce Traité soit perdu , il paraît avoir été la première esquisse de cet étonnant Ouvrage , qu'il entreprit & exécuta sous le titre de la grande instauration des sciences.

Comme il n'y a rien de plus amusant , de plus utile peut-être que de parcourir l'histoire de l'esprit humain dans sa marche progressive , de la vérité à la la vérité , & des découvertes aux découvertes , le lecteur aurait certainement vu , avec beaucoup de plaisir , le plan que suivit un esprit comme celui de Bacon , pour élever l'édifice de sa théorie universelle ; dessein qui employa trente années de sa vie.

Il se croyait né pour l'utilité du

genre humain , & , dans la lettre ci-dessus mentionnée , il se nomme lui-même le serviteur de la postérité.

Quelque peu satisfaisans que puissent paraître ces détails sur la première partie de la vie de notre Auteur , j'ai pris encore beaucoup de peine à les extraire d'un amas de différentes collections où ils étaient épars sans ordre & sans liaison. Maintenant , je ne vais plus parler de Bacon comme d'un simple Philosophe , toujours occupé de livres ou de ses propres réflexions , & menant une vie studieuse & retirée , je vais parler de l'homme public. Le bruit de sa réputation le conduisit sur le grand théâtre du monde , l'en-

trâna dans les affaires , & l'associa aux plus grands personnages de son tems. Il sera donc nécessaire , pour donner une notion générale des deux règnes sous lesquels Bacon a successivement joué un rôle brillant & malheureux , que cette histoire contienne des détails très-circonstanciés ; le caractère des personnages avec lesquels il a eu des liaisons , répandra un plus grand jour sur le tableau de sa vie , & servira à lui imprimer le ton de vérité qui lui convient.

J'ai d'ailleurs une autre raison pour m'étendre au-delà des limites ordinaires. Les Lettres de Bacon roulent , pour la plupart , sur des affaires d'Etat : on peut , par conséquent , les regarder comme les

plus sûrs garans des évènements remarquables dans lesquels il a lui-même fait un personnage important , & où il a été à portée de connaître les mobiles secrets des actions des autres ; mais comme ces évènements ne sont touchés que très - superficiellement dans ces lettres , & qu'il n'en est rapporté que ce qui a trait à l'objet sur lequel il écrivait , il devient nécessaire de les développer & de les ranger chacun dans l'ordre qui lui est propre.

Elisabeth joignait à un fonds de jugement rare dans son sexe , une grandeur d'ame & une fermeté dont les plus grands hommes se feraient honorés : ces avantages naturels reçurent un nouveau luf-

tre des dangers qu'elle effuya pendant les premières années de sa vie. Elle fut forcée, par la dure sévérité de son père, & ensuite par la cruelle jalousie de sa sœur, lorsque celle-ci était sur le trône, d'observer, avec la plus grande rigueur, ses propres actions, ses paroles, & même jusqu'à ses regards. L'on vit alors, sous le règne d'une femme, des actes de barbarie & des scènes d'horreur semblables à celles qui jadis firent frémir l'Empire Romain, sous un Néron & un Domitien. Le génie effroyable de la superstition, auquel elle s'était dévouée elle-même, avait levé le masque, & s'exerçait journellement à tourmenter & égorger, par le ministère

des Prêtres & des Inquisiteurs les plus inhumains , quiconque ne voulait point professer ce qu'il ne pouvait croire raisonnablement. Ils avaient même condamné Elisabeth à mourir , & ce fut par le plus grand des miracles qu'elle obtint son salut , non de la générosité , mais de la politique de Philippe , tyran le plus déterminé & le plus réfléchi des derniers siècles.

A son avènement à la couronne , elle trouva ses revenus anticipés ou épuisés , son Royaume révolté contre la fureur sanguinaire de sa sœur , énérvé , déchiré au dedans par les factions les plus féditieuses , dénué de tout secours au dehors , & tombé dans le plus hon-

teux discredit. La solidité de son jugement lui fit bientôt connaître que , d'après les erreurs de son père & de sa sœur , elle ne pouvait s'attendre à régner avec sécurité , qu'en méritant la confiance de la Nation , ou en captivant son amitié ; & elle sentit , en conséquence , que le seul but qu'on devait se proposer en gouvernant , c'était l'honneur & la félicité des peuples. Ce système de politique , si simple en lui-même , si glorieux dans ses conséquences , & cependant si peu suivi par les Princes , fut celui auquel elle se fixa constamment , & presque uniformément , pendant le long cours d'un règne glorieux , & qui , sans doute , ne fut triom-

phant que par cette même sagesse de conduite.

Elle entreprit & exécuta la réforme de la religion, dans un tems où son pouvoir n'était pas encore affermi, & où elle avait tout à redouter des troubles intestins. Les révolutions opérées par des motifs de religion, échauffent plus promptement les esprits que les changemens même en administration, parce qu'alors tout individu croit défendre des intérêts de la plus haute importance & dont la durée ne peut se calculer. Elle fut éveiller, & même fomenter, avec la plus grande adresse, des divisions en Ecosse, en France, & dans la Flandre Autrichienne, sans avoir à se re-

procher l'injustice dont se rendent coupables les Princes qui veulent nuire à leurs voisins. Les Souverains de ces trois Etats, quoique opposés sur tout autre objet, s'accordaient tous à lui porter une commune inimitié, dans un moment où elle n'avait à opposer à leurs prétentions, leurs cabales & leurs attaques, que son propre courage, & la force naturelle de l'Angleterre; & cependant, par le secret qu'elle eut d'accélérer la réforme en Ecosse, de soulager les Protestans en France, & de prêter des secours bien dirigés aux Hollandois qui luttaient alors pour leur vie & leur liberté contre un impitoyable tyran; par un système de conduite

enfin aussi sage que ferme, elle fut triompher de tous ses ennemis, & se rendre l'arbitre de l'Europe. On peut même affirmer que son administration étonna les autres Monarchies par sa vigueur & son activité, & qu'elle leur servit de modèle.

Elisabeth trouva, lorsqu'elle parvint au trône, la Nation endettée de quatre millions sterling; somme prodigieuse alors : & cependant, son économie seule parvint à rétablir l'équilibre dans ses finances, en reportant à sa juste valeur la monnaie dont le titre avait été altéré par Henri VIII, & entièrement négligé par la Reine Marie. Elle ramena la confiance & le crédit dans son Royaume ;

me ; ses arsénaux , ses magasins , furent soigneusement remplis d'armes , de munitions de guerre , & elle fit exercer toute la jeunesse de son Royaume à des évolutions militaires. La Marine , qui était dans un dépérissement total , fut remontée avec l'attention que tout Souverain qui connaît en quoi consiste sa force & celle de ses voisins , doit donner au boulevard de son Royaume. Sa flotte était au moins aussi redoutable que la puissante Armada d'Espagne , cette Armada qui s'était flattée d'être invincible , & qui , en effet , était l'effort le plus extraordinaire de la puissance & du ressentiment d'un implacable en-

nemi (1). Sa victoire , auffi complete que glorieufe , donna la tranquillité à cette Ifle , qu'elle rendit célèbre , & la Reine ne dût ce fuccès qu'à fa conduite héroïque & à l'intrépidité de fes fujets , quels que foient les difcours que la partialité ait pû dicter à des Hiftoriens étrangers.

Elle fut la première qui s'appliqua , avec foin , à mettre en œuvre le feul moyen infaillible de faire prospérer l'Angleterre , celui d'encourager & d'étendre fon commerce. Auffi , la protection qu'elle lui accorda le rendit-

(1) Elle étoit compofée de cent trente vaiffeaux de ligne chargés de vingt mille foldats. Ce fut en 1538 qu'elle fe mit en mer.

elle florissant dans le Nord & dans les deux Indes. Ses succès, en un mot, firent tant de sensation, que ses alliés attachèrent le plus grand prix à son amitié, & que ses ennemis redoutèrent son pouvoir, en rendant secrètement justice à la prudence qui dirigeait ses actions. L'approbation de ceux qui seraient en droit de nous détester & de nous nuire, est la louange la plus sincère & la plus honorable. Son économie était digne d'admiration : elle épargnait les deniers publics pour garantir les fortunes de ses sujets. Dans des occasions favorables, elle plaçait des fonds pour assurer leur tranquillité & leur honneur. En un mot, les entreprises du

Gouvernement étaient proportionnées à son capital ; ce qui donne la plus haute idée de ses Ministres , & met leur caractère au - dessus de toute espèce de reproche.

J'ai déjà fait quelque mention de Nicolas Bacon , père de notre Auteur. J'ajouterai seulement ici qu'il n'aspira jamais à d'autre titre que celui qu'il avait lorsqu'il vint à la Cour , & qu'il montra en tout la même modestie. La Reine étant venue le voir à sa terre de Herfordshire, elle lui dit , en plaisantant , que sa maison était trop petite pour lui. Non , Madame, lui répondit Bacon , mais c'est Votre Majesté qui m'a rendu trop grand pour ma maison. La suite

de cette Histoire exige que nous parlions ici de quelques hommes célèbres qui ont vécu du tems de Bacon.

Walsingham était, comme homme privé, d'une probité sans exemple : comme Ministre, il eut une sagacité incroyable à se procurer des intelligences qu'il appliquait très-utilement aux vues du Gouvernement. Il s'était voué avec tant de désintéressement au service de sa Patrie, que son mépris pour les richesses lui fit une réputation qui l'aurait fait révéler dans les tems les plus vertueux de l'antiquité, & qui, dans le siècle présent, passerait pour hypocrisie ou pour démence.

Le Trésorier des finances, Burleigh, autre contemporain du Baron de Vérulam, fut regardé comme le premier homme de son tems, pour ses qualités ministérielles, & il est encore cité aujourd'hui pour un exemple que l'on desire plus qu'on ne l'espère voir imiter par ses successeurs. Naturellement doué de beaucoup de génie, il se livra, sans relâche, aux affaires du Cabinet, & fut se maintenir, pendant près de quarante ans, à la tête de l'administration. Il paraît surtout s'être distingué par cette fermeté d'esprit, ce courage civique, indispensables dans un grand Ministre, & sans lequel il ne peut jamais rien faire de

noble , ni d'une utilité durable à sa Patrie. Inviolablement attaché à la Reine , il la servit avec autant de fidélité que de succès , & il eut le bonheur singulier de faire le bien de son pays , par les mêmes moyens qu'il employa pour satisfaire l'inclination de sa Souveraine.

Si l'on observe dans quelle situation se trouvait alors l'Angleterre par rapport aux autres États de l'Europe , la gloire d'Elisabeth recevra encore un nouvel éclat de la comparaison. Quel prix le bonheur de nos ancêtres ne dût-il point avoir à leurs yeux , par la réflexion qu'ils en jouissaient , sans interruption , depuis un si grand nombre d'années , tan-

dis que la France, l'Espagne & la Hollande étaient en proie à des divisions continuelles & ravagées par des guerres domestiques & étrangères ? Cet âge fut aussi celui des Héros en tous genres. On y vit paraître & briller à la fois de grands Capitaines, d'habiles Politiques & de célèbres Ecrivains. Ainsi, Bacon eut tous les motifs d'émulation capables d'inspirer une généreuse ambition, & d'enflâmer chez lui le desir de la science & de la renommée. Certainement, ses lettres font un témoignage constant que s'il rechercha les occasions de se faire un nom, il n'en laissa échapper aucune d'accroître ses connaissances, & d'agrandir son

génie. Le Trésorier de la Couronne avait épousé sa tante, & l'on remarque qu'en s'adressant à lui pour obtenir du service dans le Ministère, il lui déclare que ses prétentions, de ce côté, sont aussi bornées qu'elles sont vastes & ambitieuses sous un autre point de vue, parce qu'il a résolu d'embrasser toute la sphère de la philosophie. Mylord Burleigh s'intéressa en sa faveur, au point de lui procurer, malgré la plus violente opposition, la place de Greffier à la Chambre Etoilée, dont les émolumens montaient environ à seize mille livres sterlings par an; mais cet emploi ne lui fut accordé qu'en survivance, & il n'en eut l'exercice que vingt

ans après. Bacon ne put obtenir d'autre promotion pendant tout le cours de ce règne , quoique son ton gracieux , son maintien noble , son éloquence & l'étendue de son savoir lui eussent attiré l'admiration des plus grands hommes de la Cour. Il fut particulièrement estimé & protégé par Robert d'Evreux , le fameux & infortuné Comte d'Essex , auquel il s'attacha dès sa jeunesse , & dont il espérait que la recommandation auprès d'Elisabeth , améliorerait son sort. La Reine lui donna elle-même différentes marques de distinction : elle l'admettait souvent en sa présence , & le consultait sur l'état de ses affaires. Les Ministres se servaient

aussi de sa plume pour justifier la conduite du Gouvernement , & cependant , malgré toutes ces belles apparences , il n'obtint aucun avancement digne de répondre à l'idée que nous avons de ses talens , ou du discernement d'Elisabeth dans la distribution de ses faveurs. Cette singularité mérite d'être expliquée.

La Cour était alors partagée en deux factions , l'une conduite par les Cecils père & fils , & l'autre par le Comte d'Essex : Essex , dans la fleur de l'âge , & doué de tous les agrémens de la figure & de la taille , naturellement brave , ambitieux , populaire , fut à la fois , chose peu commune ; le favori de sa Souveraine , & celui

de sa Nation. Vivement épris de l'amour de la gloire , libéral jusqu'à la profusion , il était entièrement dévoué à ses amis , & ne gardait aucune mesure avec ses ennemis : zélé cultivateur des sciences , il se faisait une gloire de rendre aux Gens de Lettres les services les plus signalés. Une excellente qualité qui le distinguait sur-tout de ceux qui ont immédiatement l'affection du Prince , c'est qu'au comble de la faveur , il reçut , avec aménité , les avis & les remontrances de ceux qui lui étaient attachés , & qu'il écouta toujours la voix de la vérité. Mais il ignorait l'art du courtisan & ce misérable artifice sur lequel le vulgaire des politiques fondent

tout leur mérite , c'est-à-dire , la circonspection , la ruse , la dissimulation , un asservissement aveugle aux caprices de leurs supérieurs , & une attention vile , mais infatigable , sur leur intérêt personnel , aux dépens même de celui de leurs protecteurs & de la Patrie. Un caractère absolument différent donna aux ennemis du Comte un grand avantage sur lui. Ils ne manquèrent pas de représenter à la Reine , dans différentes occasions , que ce jeune Lord , non-content du titre distingué de son favori , prétendait encore être son maître ; que dans les affaires d'Etat , il osait dominer sur son opinion avec une hauteur peu convenable à la dis-

tance qui règne entre une Reine & son sujet. De pareilles insinuations, fondées en partie sur la vérité, produisirent l'effet qu'on devait en attendre sur une Reine d'un caractère orgueilleux, & jalouse, à l'excès, de son autorité. Quoique Elisabeth eût une amitié particulière pour le Comte, elle ne laissait échapper aucune occasion d'humilier son amour-propre, en refusant l'avancement de ceux pour lesquels il s'intéressait. A son retour de l'expédition de Cadix, où il s'était comporté avec bravoure, elle nomma son ennemi, Sir Robert Cecil, à la place de Secrétaire-d'Etat, quoique Essex eût vivement sollicité ce poste pour un

autre. Il s'était souvent employé auprès d'elle en faveur de Bacon, & avait demandé pour lui, avec tout l'intérêt qu'inspire l'amitié, la place de Solliciteur-Général; mais toujours il avait été refusé. Cecil qui haïssait Essex, & entretenait une secrète jalousie contre Bacon, par rapport à la supériorité de ses talens, le peignit, dans l'esprit de la Reine, comme un homme d'un génie à systèmes, adonné entièrement aux recherches philosophiques, neuf, à la vérité, & amusant, mais léger & peu solide; plus propre, en un mot, à bouleverser une administration qu'à la servir utilement. Bacon, cependant, était le cousin germain

de Cecil ; mais l'ambition ne reconnaît ni mérite ni parens. Cet infâme procédé de la part de Sir Robert Cecil , inspira à Bacon les plus vifs ressentimens contre la fourberie d'un intrigant qui cherchait , en secret , à perdre de réputation celui qu'il affectait de servir en public ; & il en fut si indigné , qu'il pensa différentes fois se retirer pour toujours , & fut même sur le point d'aller porter ses chagrins & son mécontentement dans un pays étranger. Essex , qui supportait difficilement l'humiliation d'un refus , s'apercevant qu'il ne pouvait être utile à son ami , voulut l'en dédommager de sa propre bourse ; & , si l'on en

croit Bushel, il lui fit présent, à peu-près à cette époque, du parc de Turckenham, & du jardin du Paradis (1) : soit que ce fût ce bien ou un autre, le don était si considérable, que Bacon dit, dans son Apologie, l'avoir vendu dix-huit cens livres sterlings, prix infiniment au-dessous de sa valeur. Un bienfait aussi noble, accompagné, comme on fait qu'il le fut, de toutes ces distinctions obligeantes, qui, aux yeux d'un homme sensible & délicat, ont plus de prix que le don même, doit nécessairement allumer dans le cœur

(1) Lieux de plaisance situés à quelques lieues de Londres.

d'un honnête homme le sentiment le plus vif de la reconnaissance, & créer, dans son ame, un inviolable attachement pour un pareil protecteur. Que devons-nous donc penser de Bacon, lorsqu'après le malheureux sort de ce Gentilhomme, nous le voyons publier à toute l'Angleterre une révélation des trahisons de Robert, Comte d'Essex : cette conduite attirera sur lui une haine universelle, que sa mort n'a point encore éteinte, & que tous les Historiens présentent comme une tache à sa mémoire. Comme ce fait intéresse son caractère moral, nous allons le soumettre au jugement du Lecteur avec la plus grande impartialité.

Elisabeth avait élevé ce jeune Lord , de dignités en dignités , au grade de Maréchal , & elle lui donnait , sans cesse , des preuves d'une affection particulière : cette préférence irrita ses ennemis ; ils étaient puissans & bien d'accord entr'eux ; mais n'osant point l'attaquer ouvertement , ils eurent recours à des moyens ténébreux , plus sûrs pour la vengeance , & contre lesquels la franchise d'une ame trop confiante n'était pas assez en garde. Son caractère impérieux , qu'il pouvait rarement déguiser , servit encore leurs projets. Il accablait de son mépris & insultait directement quiconque osait traverser ses desseins ou choquer son opinion. Un

jour, dans une contestation qu'il eut avec la Reine, il lui tourna brusquement le dos, en affectant de la dédaigner. Elisabeth, piquée de son insolence, & oubliant son sexe & sa dignité, lui donna un soufflet. Essex, indigné à son tour de cet affront, osa mettre la main sur la garde de son épée, & menacer une femme, une femme & sa Souveraine. Aucune des faveurs dont la Reine le combla par la fuite, ne put effacer de sa mémoire cette offense, quoiqu'elle lui eût pardonné l'insulte qui l'avait provoquée, & qu'elle l'eût envoyé quelque tems après en Irlande, en qualité de son Vicegerent, & chargé d'un pouvoir

presque illimité. Sa conduite , dans ce pays , n'a point échappé à la censure des Historiens , qui ont sévèrement critiqué son coupable Traité avec l'Archirebel Tyrone (1) , la conférence particulière qu'ils tinrent ensemble , & son retour précipité en Angleterre , contre les ordres exprès de la Reine ; mais il fut entraîné dans cette fausse démarche , si l'on en croit Osborn , par l'artifice de Cecil , qui d'abord éveilla tous les soupçons d'Elisabeth contre Essex , puis empêcha de partir les vaisseaux en commission pour l'Irlande , à l'exception d'un seul qu'il y

(1) Chef de la révolte d'Irlande.

dépêcha , pour y porter la nouvelle supposée de sa mort. Essex trompé par ce fatal avis , s'embarqua précipitamment pour l'Angleterre, accompagné seulement d'un très-petit nombre d'amis. La Reine le reçut sans lui donner aucune marque de ressentiment ni d'amitié ; elle le confia seulement dans sa maison , & ordonna qu'on examinât sa conduite dans la Chambre Etoilée. Le peuple , dont Essex était l'idole , fit sentir qu'il était indigné de ce traitement , quoiqu'il fût doux & modéré ; & ces murmures déplacés , que ses adversaires ne manquèrent pas de représenter à la Reine comme très-dangereux à l'État , excitèrent de nouveau

son courroux. Ainsi , l'affection du peuple qu'il avait tant recherchée , & sur laquelle il avait si fort compté , ne fit que contribuer à accélérer sa perte. Il fut condamné , par le Conseil , à perdre la place qu'il y occupait , à être interdit de ses fonctions de Maréchal , & à être mené à la tour pour y rester jusqu'à ce que la Reine en ordonnât autrement. Elisabeth borna sa vengeance à cette humiliation : elle défendit qu'on enregistrât son Jugement , & lui conserva son titre de Grand-Ecuyer. Elle lui donna même l'entière jouissance de sa liberté , sur la promesse qu'il lui fit de la résigner à sa volonté ; mais elle lui recommanda en même-

tems de n'en point abuser, & de surveiller lui-même ses propres actions. Le repentir d'Essex ne dura pas long-tems; la Reine lui ayant refusé la ferme des vins de liqueur qu'il avait demandée, il quitta sur-le-champ sa terre pour revenir à Londres, & s'abandonna à toute l'impétuosité de son caractère, ou plutôt aux pernicieuses suggestions de ses Partisans. L'aveugle présomption qui naît ordinairement des succès ambitieux, & les conseils intéressés de ceux dont les fortunes étaient compromises avec la sienne, semblent lui avoir entièrement égaré la raison. Dès ce moment, toutes ses entreprises furent dictées par une espèce de frénésie

ou

ou de désespoir. De concert avec ses amis les plus affidés, il médita de se rendre maître du Palais, de s'emparer de la personne de la Reine, & d'éloigner de sa Cour tous ceux qu'il regardait comme ses ennemis. Jamais conspiration ne fût si mal tramée, ni conduite avec si peu d'apparence de succès. La Cour prit aussi-tôt l'alarme; sa maison fut investie; il fut lui-même arrêté, avec ses amis, sans aucune résistance de sa part; car, quoiqu'il se fût engagé dans une rébellion, il ne savait pas seulement comment être rebelle. Les particularités de son procès sont étrangères à mon sujet. Je dirai seulement que les poursuites en furent faites

par Sir Edouard Coke, Procureur - Général, & par Bacon, comme Membre du Conseil. Il ne faut pas oublier que le premier traita ce malheureux Gentilhomme avec un ton de reproche & d'ironie, qui fait tort à son caractère de Juge, & révolte contre le motif qui le faisait agir. Bacon se comporta avec décence & modération. Le crime fut constaté d'une commune voix par une foule de témoins, & le suffrage unanime des Pairs le déclara coupable. Il parut, après la lecture de sa Sentence, aussi indifférent à la vie qu'à la mort, quoique la Reine parut irrésolue & disposée, en quelque sorte, à le sauver. Il

mourut avec la sensibilité du vrai repentir, & la fermeté d'un Héros. Cette conduite, dans la dernière scène de sa vie, a cependant été tournée en ridicule par le Maréchal de Biron, comme étant plutôt d'un Moine que d'un Guerrier.

La mort prématurée de ce Gentilhomme, qui, dans le printemps & la vigueur de l'âge, venait de finir ses jours sur un échafaud, excita la pitié & les murmures de tout le peuple. On blâma si hautement, & d'une manière si injurieuse, le parti dominant à la Cour, & la Reine même, que l'administration crut nécessaire de justifier sa conduite, par un appel public au peuple.

Cette tâche fut confiée à Bacon , qui jouissait alors de la plus haute estime , comme Ecrivain. On prétend qu'elle lui fut artificiellement imposée par ses ennemis , à l'effet de se soustraire eux-mêmes au ressentiment national , & de le diriger entièrement contre un homme qu'on savait avoir été très-étroitement lié avec le Comte d'Essex ; si telle était leur intention , ils y réussirent au-delà de leurs espérances. Personne n'encourut jamais une disgrâce aussi longue ni aussi universelle que Bacon , lorsque cet écrit eut paru. Chacun lui reprocha d'avoir noirci la réputation d'un homme qui avait été son bienfaiteur , & la victime d'une ca-

bale ministérielle. Sa vie fut même menacée , & il ne se passait pas de jours qu'il ne courût le risque d'être assassiné ; c'est ce qui le força de publier la justification qui fait partie de ses Ouvrages. Elle contient des détails bien développés ; mais peut-être n'est-elle pas toujours assez persuasive. Croyons-le sur son propre témoignage , quand il dit qu'il n'a jamais voulu rendre aucun mauvais service à ce Comte auprès de la Reine , quoiqu'elle ait elle-même voulu , à ce qu'il paraît , insinuer le contraire ; qu'il lui donna , pendant tout le tems de leur intimité , des avis aussi utiles que sincères ; qu'il fit tous ses efforts pour le sauver , par

pure affection pour lui, & au risque de se compromettre lui-même. Passons-lui, dis-je, toutes ces assertions, & il lui restera encore à se justifier de quelques reproches.

Essex méritait le sort qu'il a éprouvé; mais il avait satisfait à la Justice, & la société n'avait plus rien à redouter de son parti. La déclaration ci-dessus mentionnée ne pouvait donc avoir d'autre but que celui d'arrêter les clameurs de la multitude. Ce motif existât-il réellement, Bacon n'était pas l'homme qui eût dû se charger de publier ces vérités. Il avait vécu dans la plus grande intimité avec le Comte, & il lui avait des obligations

dont on voit peu d'exemples. Dans tout autre que lui, ce procédé n'aurait peut-être point été blâmable : dans Bacon, il ne pouvait point trouver d'excuse. Sous Jacques I, Sir Henry Yelverton aima mieux encourir la disgrâce du Roi & de son mignon, que de remplir une des fonctions de sa charge, en plaidant contre le Duc de Somerset, qui l'avait fait Général. Si Bacon s'était refusé à jouer ce rôle odieux, il y avait des gens tout prêts à s'en charger, & ses ennemis même lui auraient su bon gré de s'être refusé à un travail qui n'était point très-essentiel pour le Gouvernement, & dont il ne pou-

vait point se mêler sans manquer aux égards qu'exigent l'amitié & la reconnaissance ; devoirs les plus sacrés parmi les hommes.

Elisabeth survécut environ un an à son favori ; & , si l'on en croit Osborn (1), les chagrins & les

(1) Osborn , p. 459. C'est cet Ecrivain qui , le premier , a parlé de l'histoire de la bague. Il dit qu'Essex ayant demandé à la Reine , dans le tems qu'il était en faveur , un gage qui lui répondît de ses affections pendant son absence , & le protégeât contre ses ennemis , Elisabeth lui donna une bague , en lui assurant que quelques torts qu'il pût avoir , ils lui seraient pardonnés à la vue de ce gage précieux. Essex , pendant sa détention à la tour , envoya cette bague à Sa Majesté , par la Duchesse de Nottingham ; mais elle la retint à la sollicitation de Robert Cecil. Elisabeth se croyant méprisée , abandonna son favori à la rigueur des Lois.

remords que cette perte lui causa, la suivirent jusqu'au tombeau. Elle mourut le 24 Mars 1603, après un règne long & triomphant, pendant lequel elle fut mériter & conserver l'amour & le respect de son peuple; avantage inestimable & qui constitue la véritable gloire & le bonheur des Souverains. Elifabeth eut pour Successeur à la Couronne, Jacques VI, d'Ecosse, sous le règne duquel Bacon parvint successivement aux plus hautes dignités de la Magistrature.

Ce Prince, le moins guerrier qui jamais exista, naquit au milieu des commotions civiles, dans un tems où tout son Royaume était déchiré par des factions

intestines , & divisé entre deux partis , dont l'un avait épousé les intérêts de sa mère , & l'autre s'était déclaré pour lui ; à peine eût-il pris les rênes du Gouvernement , qu'il ne fut presque plus son maître , & qu'il se laissa mener aveuglement par la cabale dont l'autorité prévalait alors. Du moment où il se vit dégagé de leurs intrigues , & où il se crut en liberté , comme un enfant affranchi de la discipline d'un précepteur rigide , il oublia toutes ses inquiétudes , & se livra entièrement à ses goûts favoris , la fauconnerie & la chasse , comme si son Royaume eût joui de la plus parfaite tranquillité. Il eut aussi des favoris : le pre-

mier qui gagna ses affections fut le plus méprisable de tous ; non-seulement il le porta à négliger ses affaires , mais il infecta sa jeunesse du poison de la débauche & de la corruption : cet homme dangereux se nommait Stuard , depuis Comte d'Aran. Ses vices n'étaient rachetés par aucune vertu publique ni particulière ; libertin par principe , il foulait aux pieds tous les devoirs de la morale & de la religion ; insolent , rapace , sanguinaire , il détestait tous les gens vertueux , & en était lui-même abhorré. La partie la plus honnête de la Noblesse représenta souvent au Roi le danger qui pourrait résulter du crédit & de

la pernicieuse influence de ce favori. Jacques reconnut la justice de leurs remontrances, & l'exila plusieurs fois de la Cour; mais il rentra autant de fois dans ses bonnes graces. Il fut enfin assassiné par une main inconnue, qui vengea la mort du Comte de Morton, à laquelle il avait lâchement contribué.

Jacques haïssait la religion d'Ecosse, & cependant il reconnut & confirma son autorité; il marqua de la reconnaissance aux Gentilhommes qui avaient fait leurs efforts pour le délivrer des mains de Stuard & de le Knox; & quelques tems après, il les bannit pour cette même raison, & voulut confisquer leurs biens;

réconcilié une seconde fois avec eux , il les qualifia de traîtres , & finit ensuite par leur pardonner.

Elisabeth qui connaissait très-bien la versatilité de son caractère, lui envoya en Ambassade Monsieur Wotton dans l'année 1585. Son intention était de le détourner de son mariage avec la Princesse de Danemarck , & de lui faire donner des conseils dont elle put tirer avantage. Cet Ambassadeur , homme adroit & intrigant , avait appris par une longue habitude , à jouer toutes sortes de personages & à prendre avec une facilité qui paraissait n'avoir rien d'affecté , toutes les formes propres à servir les des-

seins de ses Commettans. A vingt-un ans, il avait été employé à fonder les intentions de la Cour de France, & avait presque su amener dans ses filets le fameux Connétable de Montmorency, Ministre blanchi dans les intrigues, & qui avait passé toute sa vie à étudier le cœur humain. Wotton, à ce talent, ajoutait alors une expérience de trente ans. En accompagnant Jacques dans ses plaisirs, en partageant sans réserve ses faiblesses & ses passions, en se jouant des affaires, en l'entretenant agréablement des modes & des folies des Etrangers, cet homme avait gagné un empire absolu sur l'esprit & le caractère de son Maître; Jacques mépri-

fait ou approuvait, suivant le desir de cet Etranger, les avis & les Conseils de ses plus fidèles Sujets qui voulaient le prémunir contre ses subtilités. Il porta, en un mot, l'aveugle confiance en lui jusqu'à croire très-sérieusement, d'après ses suggestions, que le Roi de Danemarck descendait d'une famille de Marchands, & se persuada qu'une alliance avec sa fille était au-dessous de la dignité d'un Roi d'Ecosse.

Tel fut le Prince qui monta sur un trône qu'Elisabeth avait si glorieusement occupé. La réunion de deux couronnes en la personne d'un Souverain était redoutée de tous les Etrangers, & particulièrement de Henri IV,

Roi de France. L'addition d'un nouveau Royaume aux forces naturelles de l'Angleterre, qui seule s'était rendue pendant très-longt-tems formidable au Continent ; l'alliance de Jacques avec le plus puissant Monarque du Nord, son pacte de famille avec la Maison de Lorraine, qui venait de jeter le trouble dans la France, rendaient ces craintes fondées ; mais sa conduite les dissipa pour toujours, & l'Europe vit bientôt qu'un pareil Monarque ne pouvait être redoutable qu'à ses peuples. A son arrivée en Angleterre, il distribua les titres & les honneurs avec une profusion si étrange, qu'il ne restait plus d'autres mar-

ques de distinction que celle de n'en point avoir. Le public en fut indigné, & l'on afficha, par dérision, des placards, pour rappeler aux mémoires les plus faibles, les titres de cette noble moderne. Le Lord Bacon, qui avait rendu ses hommages, & avait fait une cour assidue au nouveau Souverain, fut fait Chevalier par Jacques en personne. Le portrait qu'il nous fait de ce Roi est bien peint d'après nature. « Il parle vite, dit-il, & d'une » manière peu correcte, toujours » dans le dialecte de son pays, » laconique dans les affaires sérieuses, & prolix dans la conversation. Il affecte d'être populaire, en faisant l'éloge de

» ceux qui l'ont été ; mais c'est
» plutôt par imitation que par
» caractère. Il paraît un peu trop
» multiplier ses faveurs ; & s'il
» est très-accessible , c'est plutôt
» parce qu'il sort souvent , & se
» trouve toujours dans la foule ,
» que parce qu'il donne facile-
» ment audience. Il a tort , sui-
» vant les règles de la politique ,
» de vouloir hâter la réunion des
» deux Royaumes ».

En 1605, Sir François Bacon
s'attira l'attention du Roi & l'es-
time générale de ses contempo-
rains , par la publication d'un Ou-
vrage qu'il avait long-tems médité :
le progrès & l'avancement des scien-
ces. Le grand but de ce traité, aussi
original dans le dessein qu'heu-

reux dans l'exécution , est de parcourir & d'observer tout l'empire du monde intellectuel, d'examiner les endroits qui étaient restés incultes ou ignorés , & de chercher une méthode sûre pour les faire fructifier. En exposant les erreurs de la science , il parvint à indiquer aux hommes les moyens de les réformer : il leur apprit à connaître leurs besoins ; il fit plus , il leur désigna seul un procédé général pour agrandir & perfectionner le cercle immense des arts. Cet Ouvrage fut d'abord imprimé en Anglais ; mais afin de le rendre d'une utilité plus étendue , il recommanda au Docteur Playfer de Cambrige d'en faire une traduction en latin. Play-

fer , comme Grammairien , mit la plus scrupuleuse attention à modérer sa diction sur la pureté & la rondeur de certaines périodes puisées chez les Auteurs Classiques , au lieu de se borner à rendre le sens de son Auteur , d'un style nerveux & intelligible. Bacon , après avoir examiné un ou deux passages de cette Traduction , ne l'engagea pas à continuer. Lors de sa retraite , il corrigea & augmenta lui-même de beaucoup l'original , & avec le secours de quelques-uns de ses amis , il en fit une version latine : cet Ouvrage , imprimé pour la première fois en 1723 , compose la première partie de sa grande instauration des sciences.

J'ai déjà observé que Cécil alors Comte de Salisbury , contraria les progrès de la fortune de notre Auteur sous la Reine Elisabeth ; & il paraît qu'il tint sous le règne de Jacques , la même conduite à son égard , jusqu'à ce qu'il se vit affermi dans les bonnes grâces du Roi au point de ne plus redouter de rival ; mais Bacon rencontra encore un autre ennemi bien plus violent & bien plus acharné , dans une personne de sa profession , Sir Edouart Coke , homme d'un mérite insigne , mais ayant de grands défauts. Leur querelle qui paraît avoir été personnelle , dura toute leur vie. Coke était jaloux de la réputation que Bacon s'était faite dans

tous les genres : celui-ci portait envie à Coke pour celle qu'il s'était acquise dans un seul, & chacun d'eux voulait être admiré précisément pour le talent dans lequel l'autre excellait; cet amour-propre dans deux hommes aussi extraordinaires a quelque chose de puérile & de singulier. Le premier était le plus grand Jurisconsulte de son tems, mais il ne pouvait rien être de plus. Si le second lui était inférieur de ce côté, c'est qu'il avait des prétentions plus élevées. Son génie universel ne pouvait être resserré dans la sphère des connaissances subalternes. Le savoir ainsi divisé n'est pas aussi propre à faire un nom dans un genre, mais il

sert à étendre les bornes du génie & à le faire briller dans tous les sens.

Comme le nom de Sir Edouart Coke paraîtra souvent dans cette Histoire à raison de sa rivalité avec Bacon, je crois devoir m'étendre encore sur son caractère. Dans ses plaidoyers il lui arrivait souvent d'insulter au malheur. La conduite qu'il tint avec Sir Walter Raleigh nous en fournit un exemple frappant & détestable. Lors de l'examen de son procès, il se répandit contre ce brave homme en reproches amers, & employa un style si hérissé d'ironies & d'invectives, qu'il semblait n'être dicté que par la fureur ou par la rage. Je voudrais pouvoir me dispenser

d'ajouter que ces discours fatyriques , cette intempérance de langue , étaient une effusion naturelle de son cœur (1) : il conversait , à ce qu'il paraît , plus souvent avec les livres qu'avec les hommes ; encore parmi ces derniers , avait-il soin de choisir ceux parmi lesquels il voulait primer & qui pouvaient l'entendre pa-

(1) Les charges de Procureur & de Solliciteur-Général ont été , de tous tems , l'écueil de la vertu & de l'humanité , pour tous les Jurisconsultes ambitieux. Quelques-uns de ces Magistrats se sont comportés au barreau comme si le devoir de leurs places les eût dispensés de l'obligation d'être vrais , honnêtes & décens ; mais leurs noms sont dans les fastes de l'Histoire : elle les fera connaître à la postérité , sous le caractère odieux de la plus détestable espèce de meurtriers , celle qui assasine avec la sanction de la justice.

tiennent

tiemment débiter pour nouvelles, de vieilles Histoires usées & triviales. Il aimait beaucoup à plaisanter, quoique ce ne fût pas son talent, & ses sarcasmes pédantesques tournaient toujours contre lui. Quoiqu'il eût amassé une fortune immense dans sa profession & par plusieurs mariages très-riches, il était d'une avarice sordide, dur envers les gens, mauvais Maître, insolent dans la prospérité, bas & rampant dans l'adversité: la même petitesse d'esprit déterminait sa conduite dans ces deux différentes positions; un exemple que nous allons citer suffira pour en convaincre: après sa disgrâce, il fit la cour la plus servile au frère

de Buckingham pour l'engager à épouser sa fille , & il en avait rejeté la proposition avec dédain lorsqu'il était en faveur. Tout le monde s'accorde à le regarder comme un très-profond Jurisconsulte , & l'on ne peut à cet égard avoir un témoignage moins équivoque que celui de Bacon , juge très-expert sur cette matière , & son ennemi déclaré ; il fut élevé à la dignité de premier Juge des causes communes en 1606 , & du banc du Roi en 1613. Au barreau il était incorruptible , & il avait souvent dans la bouche cette maxime , « qu'un Juge ne devait jamais faire ni recevoir de présens ». Dans la cause de Peacham pour

son affaire des Commendams (1), il se comporta avec la fermeté & l'honnêteté d'un homme qui savait que les caresses ni les menaces ne devaient jamais faire écarter un Juge des règles de l'équité. Vers les derniers tems de sa vie, il embrassa le parti du Parlement, & opposa la plus vigoureuse résistance aux mesures arbitraires de Jacques & de Charles. Il mourut sous le règne du dernier, âgé de quatre-vingt-huit ans.

Enfin, Sir François Bacon obtint la place qu'il avait si long-tems attendue; & en 1607, il fut

(1) On entend par commendam, un bénéfice desservi par un Prêtre qui n'en est pas le titulaire.

nommé Solliciteur Général. Cette promotion ne lui fut accordée qu'après beaucoup de démarches auprès du Comte de Salisbury, du Chancelier Egerton & du Roi lui-même. Je ne vois pas qu'il ait été élevé à aucun grade sans l'avoir vivement sollicité des Ministres & des gens alors en faveur ; réflexion qui peut servir à humilier, & en même tems à instruire un homme d'esprit qui a de l'ambition.

Jacques avait désiré, dès le commencement de son règne, d'effectuer l'union de l'Ecosse & de l'Angleterre ; mais sa prédilection pour le premier de ces Etats qu'il regardait comme faisant une égale moitié de l'Angleterre, fit avor-

ter son dessein. Quoique Sir François Bacon eût appuyé ce projet de tout ce que les ressources de l'art & de la raison pouvaient lui suggérer, son éloquence, quelque énergique qu'elle fut, ne produisit aucun effet sur la Chambre des Communes. Le Parlement lui-même, se montra aussi contraire à cette union, que la Cour y paraissait favorable. La conduite de leur nouveau Souverain les avait alarmés. Ils voyaient qu'avec de fortes dispositions à être prodigue, il était absolument au pouvoir de ses favoris, & que c'étaient ceux de ses Sujets les moins estimables qui jouissoient du plus grand crédit. Ils voyaient qu'il commençait à adopter des

maximes de Gouvernement destructives de la liberté, & incompatibles avec le systême de leur constitution. Les esprits exercés à observer & à juger les évènements, en concurent pour l'avenir des craintes qui malheureusement ne furent que trop fondées. Les résultats présens & futurs de sa politique, tendaient à indisposer & aliéner les esprits de ses Sujets, & à le déshonorer ainsi qu'eux-mêmes aux yeux des Etrangers. C'était le règne des Ambassades les plus inutiles & les plus dispendieuses, le règne des favoris & des proclamations ; le règne des plaisirs, de l'oisive indolence & des impositions arbitraires ; cette ancienne simplicité natio-

nale qu'accompagne toujours le courage, & cette énergique liberté de discours, noble effet de tous deux, étaient dégénérées en une adulation vénale & en un hommage servile. Jacques s'entendait tous les jours donner les noms de divin & de sacré, titres qui découvrent plutôt la faiblesse que la dignité de la nature humaine, & qui jetaient sur lui le plus grand ridicule. N'ayant aucune des qualités d'un Prince, il ne voulait se faire aucune idée des principes nécessaires pour gouverner un Royaume en tems de paix, & rien ne pouvait vaincre l'horreur que la guerre lui avait inspirée dans tous les tems. Il paraîtra donc inconcevable qu'un

Roi de ce caractère ait traité son Parlement avec plus de hauteur que n'avaient fait aucun de ses prédécesseurs ; mais il avait entendu dire que l'Angleterre ne pouvait jamais être épuisée , & sa conduite prouvait qu'il croyait à la lettre à cette maxime. Comme la pusillanimité élève , dans certaines occasions, la voix plus haut que la valeur ne le fait dans aucun cas , il voulait se rendre formidable à ses Peuples , afin qu'ils ne pussent pas s'appercevoir de la crainte qu'ils lui inspiraient.

Quoiqu'il ne put parvenir à réunir ces deux Royaumes , il trouva moins de résistance dans une affaire de la même espèce. Je veux parler de la naturalisation

de tous les Ecoffais nés depuis son avènement au trône d'Angleterre. Cette demande, en faveur de laquelle Bacon avait prononcé un très-long discours devant tous les Juges, fut accordée au Roi par Sir Edouard Coke, au nom de la Nation. L'affaire n'est plus actuellement d'aucune importance pour les deux Royaumes, mais une maxime de notre Auteur, à cette occasion, mérite d'être conservée. Il affirme sérieusement « que les Monarchies » ne se maintiennent pas comme » les autres Gouvernemens, par » les Lois, mais que la soumission qu'on leur doit est fondée » sur la Nature ».

En 1610, Bacon publia un

traité intitulé : *de la Sagesse des Anciens*. Cet Ouvrage porte le même caractère que ses autres productions, l'empreinte d'un génie inventeur & original. Résolu de ne point marcher sur les pas de ceux qui l'avaient précédé, gens qui, d'après sa propre expression, ne sont savans qu'aux yeux des hommes ordinaires, il se fraye un nouveau chemin, & pénètre dans les sombres détours de cette région obscure & sauvage; il paraît, en un mot, neuf sur un sujet usé; & si l'on ne peut pas se résoudre tout-à-fait à croire qu'il y a, sous le voile des Fables de l'antiquité, toute la physique, la morale & la politique qu'il y a trouvées, il faut convenir au moins qu'il

fallait plus qu'une pénétration ordinaire pour se tromper avec une apparence de probabilité aussi séduisante. Quoiqu'il soit encore douteux que les Anciens fussent aussi sages & aussi savans qu'il veut le démontrer, on reconnaît toujours, à cette entreprise, l'extrême variété & toute la profondeur de ses connaissances.

Hobart ayant passé à la place de premier Juge des causes communes, Sir François Bacon lui succéda dans celle de Procureur-Général en 1613, trois mois environ après la mort du Lord Salisbury, Trésorier de la Couronne, son cousin & son ennemi, Ministre fertile en expédiens, pour subvenir aux besoins de son maî-

tre, & bien instruit du caractère de sa Nation, adroit politique, intrigant, quoique très-éloigné du mérite d'un grand homme. L'emploi que Bacon venait d'obtenir, était d'un revenu considérable pour ce tems-là. Il avoue, dans une ses lettres au Roi, qu'elle produit annuellement 6000 liv. sterling, auxquelles il faut joindre 16000 livres, qu'il retirait de son emploi de Greffier en la Chambre Etoilée, dont nous avons parlé plus haut. Par quelle fatalité un homme d'un talent aussi extraordinaire n'a-t-il donc pu ajouter à ses autres vertus, celle d'une économie raisonnable ? S'il avait pu s'astreindre à mettre de l'ordre dans la conduite, il ne se fût

point attiré les reproches graves qui lui ont été faits ; & les taches de son caractère moral auraient disparu sous l'éclat de ses qualités intellectuelles ; mais il s'abandonna aux mêmes faiblesses qui déshonoraient son Maître. Ses surbor donnés s'étaient emparés de son esprit , ils le conduisoient à leur fantaisie , & dissipèrent sa fortune de la manière la plus scandaleuse. Cette inconduite , qui jeta le désordre dans sa maison , y introduisit la misère & la corruption , & toute l'Angleterre éprouva les mêmes effets de sa mauvaise administration des fonds publics.

Ce ne fut que dans le courant de l'année 1611 , que Jacques se borna à un seul favori , & c'est ap

à-peu-près à cette époque que Robert-Car, Ecofflais, jenne homme à la fleur de l'âge, & d'une beauté singulière, parut à la Cour. Il fixa d'abord l'attention du Roi, & eut bientôt toute son amitié; comme il n'avait reçu aucune éducation, & qu'il était ignorant au suprême degré, Jacques voulut être son précepteur. Ce doit avoir été un spectacle bien étrange & bien ridicule en même-tems, de voir le Souverain de trois Royaumes enseignant les premiers élémens de la Grammaire à un jeune homme qui devait, peu de tems après, gouverner ces mêmes Royaumes; ses bontés envers cet écolier, n'avaient d'autre mesure que celle d'une passion aussi ex-

trême qu'inconcevable : *Car*, en quatre ou cinq ans de faveur, de simple aventurier qu'il était, fut nommé Comte de Somersset, & amassa un capital assez énorme pour s'acheter une terre de 90 mille liv. sterling de rente, sans compter sa vaisselle & ses bijoux, qui montaient à plus de 200000 livres ; & cependant il ne mérite d'autre place dans l'histoire, que pour avoir tenu un commerce scandaleux avec la Comtesse d'Essex, à qui il facilita les moyens de faire divorce avec son époux, & pour avoir empoisonné, de concert avec elle, son intime ami, qui voulait le tirer du mauvais pas où il s'était embarqué. Le malheureux destin de Sir

Thomas Overbury, la scène horrible & ténébreuse du crime qui en fut l'avant-coureur, & la part que ces deux grands criminels ont eue dans cet événement tragique, sont rapportées par tous les Historiens. Quoique l'affreuse exécution de ce forfait fût restée sous le voile de l'obscurité, & qu'elle n'eût été découverte que deux ans après, le remords & le cri de la conscience poursuivirent Somerset au faite de la fortune & au comble de la faveur; le trouble de son ame se manifesta dans ses gestes & dans son maintien; il négligea, par degrés, sa parure & sa personne; la vivacité de son caractère l'abandonna; moins gai dans le propos, il fut

bientôt froid, sérieux & mélancolique; l'altération de sa figure occasionna un changement dans l'affection du Roi, qui ne s'attachait qu'au mérite extérieur. Les courtisans, que l'intérêt & l'envie rendent toujours très-clairvoyans, s'aperçurent de ce refroidissement, & cherchèrent à l'accroître. Heureusement pour leurs desseins, il parut alors à la Cour un autre jeune homme fait pour attirer les regards de Jacques, & pour supplanter le Comte de Somerset; c'était le fameux Georges Villers, cadet de la famille de Leceistershire, depuis Duc de Buckingham. Comme l'étonnante élévation de ce favori a eu une influence particulière sur la for-

tune & même la chute de Sir François Bacon, nous allons faire le tableau de ses mœurs & de son caractère.

Sa mère qui ne pouvait lui donner de fortune, voulut l'élever de manière à le mettre un jour à portée d'en acquérir, surtout dans une Cour comme celle de Jacques. Villers avait reçu de la Nature une physionomie heureuse, une taille bien proportionnée, du maintien & des graces; elle eut soin de perfectionner ces avantages par la tournure élégante, la politesse artificielle, & ce talent d'exceller en frivolités, qui met le dernier fini à une éducation française : en un mot, il était nouvellement de retour de ses

voyages , & possédait tous les talens agréables & superficiels qui faisoient une recommandation certaine auprès de Jacques. Les Comtes de Pembroke & de Bedford, avec quelques autres Lords qui étoient les ennemis secrets de Somerset , habillèrent ce jeune homme de la manière la plus recherchée , & le placèrent à la Comédie , en face du Roi. Ce Monarque fut subitement épris de la figure & de l'extérieur de Villers , quoiqu'il fît ses efforts pour cacher , pendant quelque tems , l'effet qu'il avait fait sur lui ; il porta si loin cette dissimulation , qu'il se fit solliciter par la Reine pour le recevoir dans ses amitiés , s'imaginant par-là ,

tromper le Public, & lui faire croire qu'il ne suivait point en cela son inclination. Telle était la politique ou plutôt l'astuce Royale, *King's-Craft* (1), dont il se targuait tant. La Reine consentit difficilement à se prêter à un arrangement dont elle prévoyait toutes les conséquences; enfin, cependant elle se rendit aux importunités de l'Archevêque, en lui disant toutefois que ceux qui avaient le plus contribué à l'avancement de Villers, feraient les premiers à éprouver son ingratitude. Villers fut immédiatement fait Chevalier, & nommé Gen-

(1) *King's-Craft*, mot inventé par Jacques. *King* signifie Roi, & *craft*, fourberie.

tilhomme de la Chambre. Les courtisans s'empresèrent à lui faire des offres de service, & à rechercher son amitié; quelques-uns même descendirent jusqu'à menacer ceux qui tenoient encore au parti de Somers.

De tous ceux qui rendirent hommage au nouveau parvenu, aucun ne parut plus officieux que Sir François Bacon, aucun aussi n'était en état de le servir plus utilement. Villers avait déjà assez de jugement pour sentir son inexpérience dans les affaires, & il eut, en conséquence, recours aux avis de notre Auteur, qui les lui prodigua dans une lettre qu'on trouve rapportée dans ses Ouvrages. Cette lettre est écrite

avec une supériorité de jugement ,
& une noble franchise , qui fait
également l'éloge de son esprit
& de son cœur. Il range sous
sept ou huit points généraux ,
tout ce qu'un Ministre doit con-
naître & pratiquer. Dans une autre
lettre qu'il lui écrit, il lui donne
ces conseils remarquables : » Il est
» tems actuellement que vous rap-
» portiez toutes vos actions au
» bien de votre Roi & de votre
» pays ; c'est se confondre avec
» les animaux , que de ne point
» exercer ses facultés intellec-
» tuelles. Dans ce noble dévoue-
» ment au Public , je vous re-
» commande principalement un
» devoir qui n'a jamais été rempli
» depuis que je me connais , &

» dont l'inexécution a entretenu
 » une espèce de barbarie & de
 » solitude à la Cour, celui d'en-
 » courager, de soutenir & d'a-
 » vancer les hommes vertueux,
 » & les gens instruits, de tous les
 » états & de toutes les profes-
 » sions ». Le favori reçut, avec
 reconnaissance, ce précieux avis,
 & ce fut la première chose qu'il
 négligea de mettre en pratique.

Le Roi affectait toujours de
 traiter Somersset avec aménité &
 distinction, quoique ses affections
 se tournassent vers un autre objet,
 & que la découverte de sa com-
 plicité, dans l'empoisonnement de
 Sir Thomas Overbury, rendît
 cette dissimulation puérile & cri-

minelle. Il continua même de caresser celui qu'il avait fait arrêter secrètement, & le pria de faire en sorte d'accélérer son retour, au moment où il était persuadé qu'il ne le reverrait plus. C'était dans ces petitesse qu'il aimait à exercer sa duplicité. La malheureuse passion de Somerset, pour la Comtesse d'Essex, fut la cause de ses malheurs, & les conséquences en furent les plus funestes, puisqu'elles se terminèrent, comme nous l'avons déjà observé, par le meurtre de son ami, par sa perte à lui-même, & la ruine de celle à qui il avait si odieusement sacrifié son ami. Tous les détails de l'affaire sont développés dans

dans les charges de Bacon, contre les deux principaux agens de cette conspiration. Ils furent tous deux jugés coupables, condamnés à mort, & reçurent enfin leur grace du Roi, malgré ses protestations du contraire, & les plus solennelles imprécations contre Somerset & sa postérité.

Certains Historiens ont remarqué, dans la conduite de Somerset avant son jugement, quelque chose de singulier & de mystérieux. Ils ont aussi observé, que son Maître était pareillement tourmenté d'une inquiétude secrète, non moins surprenante. Le Comte, à ce qu'ils prétendent, dit tout haut, dans la tour, que le Roi n'oserait point lui faire subir un interro-

gatoire ; d'autres rejettent cette imputation comme une pure calomnie inventée pour noircir la mémoire du Prince, ou du moins ils affirment qu'elle n'était fondée que sur une rumeur populaire ou sur une maligne conjecture ; cependant il paraît, d'après une autorité respectable, que cette conjecture est plus que fondée. Ce sont les lettres originales de Sir François Bacon, alors Procureur-Général, & particulièrement chargé de cette procédure ; ces lettres n'ont point, je crois, été connues des autres Ecrivains ; je vais bientôt en citer quelques passages qui contribueront à éclairer la sombre obscurité de cet événement, quoique peut-être ils

ne jeteront pas encore assez de jour pour aider à pénétrer la profondeur des motifs qui ont influé sur la conduite du Roi & du Comte.

Jacques choisit lui-même certaines personnes pour examiner secrètement Somers, & leur marquer les différens articles sur lesquels ils devaient l'interroger ; ces personnes avaient ordre, en outre, d'employer contre l'opiniâtreté de son caractère, tous les moyens possibles de persuasion & de terreur ; de lui faire espérer tout de la compassion & de la bienfaisance du Roi, & de lui assurer que les preuves contre lui, étaient complètes, & qu'on n'avait plus, par conséquent, besoin ni d'aveux

ni d'aucun examen. Bacon, qui fut un de ceux à qui cette commission fut confiée, ajoute que le Comte se comporta avec décence & honnêteté, ce qui probablement ne lui était pas ordinaire. Dans une autre lettre, il se sert de cette expression remarquable :
» Le calmant qu'on doit faire
» infuser dans les oreilles du
» Comte, quelques heures avant
» son interrogatoire, est on ne
» peut pas mieux imaginé par Sa
» Majesté; j'aurais voulu cepen-
» dant que la dose fût un peu
» plus forte, car si l'on n'agit
» ainsi que pour épargner son
» sang, je lui connais une hu-
» meur fière qui se révoltera tou-
» jours contre les remèdes ». Tout

cela devait se faire avec beaucoup de prudence & de circonspection. Les Avocats mêmes ignoraient de quelle manière le Roi voulait qu'on procédât à cet interrogatoire ; & Bacon , pour leur cacher ce qu'il savait de cette procédure , voulait qu'on leur adressât quelques points généraux d'instruction pour les guider. Il suit de là , que Jacques avait de fortes inquiétudes sur la conduite du Comte , & sur l'évènement de cette affaire. A quoi peut-on attribuer cette anxiété ? Son affection pour Somersset était absolument évanouie , & il était trop engagé envers le Public par l'honneur & la justice , pour soustraire à la censure des Loix , un homme

dont le crime était de l'énormité la plus révoltante. Le silence du Comte , ou la dénégation de son crime , ne pouvait compromettre en rien Sa Majesté , puisqu'il était déjà convaincu. Pourquoi donc toutes ces sourdes menées ? Toutes les intrigues des personnes chargées de son examen , pour le soumettre à subir un interrogatoire , & l'engager à se modérer & à se contenir devant ses Juges ? Il y a plus ; Jacques ordonna au Procureur-Général , de méditer & d'écrire d'avance tous les cas possibles qui pourraient arriver dans cet interrogatoire , & de les apostiller de sa propre opinion , afin qu'il ne pût point y avoir de surprise , & que les choses étant

bien prévues, on pût mettre ordre & apporter remède à tout. Sir François Bacon envoya à chacun des Commissaires, un factum, en marge duquel étaient des observations écrites de la main du Roi; je n'en citerai qu'un passage.

» Toutes ces promesses, tous ces
 » projets de clémence doivent
 » être soumis à cette limitation :
 » *Si par un ton insolent & dédai-*
 » *gneux, il ne s'en rend point in-*
 » *digne devant ses Juges.* La remar-
 » que du Roi, mise en marge, est
 » conçue dans ces termes : « *Il*
 » *faut bien prévoir ce danger, de*
 » *peur que d'un côté, il ne commette*
 » *des erreurs impardonnables, &*
 » *que de l'autre, je ne paraisse le*
 » *punir par esprit de vengeance* ».

Somerfet n'allait point être jugé pour une injure faite au Roi, mais pour l'infâme assassinât d'un particulier qui était son ami. Que signifie donc ce ton dédaigneux que l'on redoutait si fort de lui? Quelles étaient ces erreurs impardonnables qu'on pouvait le porter à commettre? S'il insultait encore un Maître à qui il devait tant de reconnaissance, s'il l'investissait par la seule raison qu'il lui faisoit subir un jugement impartial & juste, un jugement rendu inévitable par une foule de circonstances, cette conduite ne pouvait, dans l'opinion publique, qu'aggraver son crime, & fournir, à ce maître, un nouveau motif de l'abandonner à toute la

rigueur des Loix. D'après ces particularités, je puis hasarder de rapporter ici un fait mentionné par Sir Antony Weldon, qui dit que lorsque le Lieutenant de la Cour Sir Georges More, vint avertir le Comte de se préparer le lendemain à paraître devant les Juges, il répondit qu'il n'irait pas, à moins qu'on ne l'y traînât de force, en ajoutant que le Roi n'oserait jamais lui faire subir un interrogatoire. Le Lieutenant étonné d'un propos aussi hardi, alla, quoiqu'il fût minuit, trouver le Roi, pour l'informer de ce qui se passait. Jacques fondit en larmes au récit de cet Officier, & le pria d'user de toute son

adresse envers le Comte, & de faire en sorte de le ramener par la voie de la douceur, ou par quelque autre moyen que ce fût, dans les bornes de la modération & du devoir. More se conforma à ses ordres, & réussit dans son entreprise à la faveur d'un stratagème dont il se servit. Weldon assure qu'il tient cette histoire de la bouche du Lieutenant, & quoique ce soit un Ecrivain partial, quoiqu'il se permette des licences scandaleuses, les témoignages authentiques que j'ai produits rendent cette anecdote probable; j'omets d'autres circonstances rapportées par ceux qui ont fait l'histoire de ce règne; j'ajouterai seulement qu'il y a,

dans la *Cabale* (1), une lettre écrite au Roi Jacques, par Sommerfet, après sa condamnation, d'un style absolument singulier. Il le prie de lui conserver ses biens en entier, & cela avec le ton d'un homme qui demande & exige plutôt qu'il ne supplie; & à travers l'obscurité de quelques expressions, on découvre qu'il était dépositaire d'un secret important, dont le Roi craignait la découverte. L'issue de ce procès fut que le Roi lui assura une pension de 4000 livres sterlings pendant sa vie.

Le Prince Henry mourut dans l'année 1612, universellement

(1) Ouvrage de Bacon.

regretté. Ses excellentes qualités l'avaient rendu cher à toute la Nation, & l'Angleterre avait mis en lui toutes ses espérances. Germanicus n'était pas plus aimé du peuple Romain, & la mort prématurée de ces deux grands personnages a été universellement attribuée au poison. Concévant de tout tems une entière horreur pour les mignons, & un mépris souverain pour Somerset, il avait même témoigné la plus ferme résolution, s'il parvenait jamais au thrône, de l'humilier, lui & la famille à laquelle il était allié. Je laisse au Lecteur à déterminer si la conduite inconcevable de Jacques ne donne pas droit de lui im-

puter la fin précocce de cet aimable Prince , ou si elle n'explique pas des soupçons d'une nature toute différente.

Villers alors sans rival dans la faveur du Roi , recevait tous les jours de nouvelles preuves de sa bonté en même tems qu'il partageait avec lui tout son pouvoir. Dans l'espace de cinq années , il fut fait Gentilhomme de la Chambre , Grand - Ecuyer , Chevalier de l'Ordre de la Jarretière , Marquis & Duc de Buckingham , Grand-Maître des Eaux & Forêts , Grand-Amiral d'Angleterre , & devint un de ces prodiges de la fortune que l'on voit paraître de tems à autre , & qui viennent , comme on le dit vulgairement

des comètes , pour étonner le monde & le châtier ; exemple d'ailleurs frappant de l'abus du souverain pouvoir , & qui prouve jusqu'à quel point c'est insulter à l'espèce humaine , que d'élever & décorer ce qui devrait être voué à l'oubli & au mépris. Il attira à lui une foule de parens obscurs & indigens , leur accorda des places distinguées & lucratives , leur fit faire des alliances honorables , & les revêtit de titres & de dignités dont ils soutinrent l'Etat aux dépens de la Nation. J'ai lu tout ce que les ennemis de ce favori ont avancé contre lui , & tout ce que ses partisans ont allégué en sa faveur ; mais je ne vois point dans tout

DE FRANÇOIS BACON. III

le tems de son crédit sous deux règnes, crédit suprême & illimité, qu'il ait jamais formé un seul projet utile à son pays, ni exécuté aucune entreprise honorable, seul caractère auquel on puisse bien juger ceux qui sont à la tête de l'administration. Du caprice de ce jeune homme dépendaient néanmoins les gens du premier rang & du premier mérite pour leur accès à la Cour, pour leur avancement, & pour toutes les occasions de pouvoir être utiles à leur Patrie & à leur Souverain. Sir François Bacon le savait bien; aussi cultiva-t-il son affection avec un zèle particulier. Mais il doit avoir senti tout le désagrément & toute l'amertume

de sa situation , lorsque pour mériter les bonnes graces de ce favori , il se crut forcé de se rendre l'Intendant d'une terre qui venait de lui être accordée , & d'étudier les moyens d'en améliorer les revenus. Il est vrai qu'il y trouva son compte , puisque ce service lui procura son avancement. Mais un avancement obtenu par des moyens aussi honteux , est une disgrâce pour une ame véritablement noble.

Le Chancelier Egerton , courbé sous le poids de l'âge & des infirmités , avait prié plusieurs fois le Roi d'accepter sa démission d'un emploi qui devenait trop pénible pour lui. Il avait alors soixante-dix-sept ans , & présidait la Cour de la Chancellerie depuis l'année 1596,

avec une réputation sans reproche comme Juge dans les causes particulières ; mais sa conduite publique fut toujours subordonnée aux intentions de la Cour, & il s'y soumettait avec une complaisance d'un exemple pernicieux dans un homme chargé d'un dépôt aussi important. Sir François Bacon aspirait en secret à cette dignité ; & comme c'était le dernier terme de son ambition , il fit tous ses efforts pour mériter les bonnes grâces du Roi, & pour obtenir cette place de sa main. Il eut soin en même tems de fortifier ses prétentions, du crédit de Buckingham ; sa vanité le fit même recourir à des artifices aussi communs qu'ils sont méprisables

& criminels , & il tenta tous les moyens pour perdre dans l'opinion du Roi , des hommes que la voix du public appelait au même emploi , & que par conséquent il regardait comme ses rivaux. Jaloux particulièrement de Sir Edouart Coke , il le peignit comme un homme qui abondait dans son sens , qui affectait une conduite populaire , & qui recherchait la bonne volonté de la Nation , aux risques de compromettre la Souveraineté ; il mettait lui-même beaucoup de mérite dans l'obéissance & la soumission , dans le crédit & l'influence qu'il avait sur la Chambre-Basse des Pairs & dans celle des Communes , service qu'il exagérait & qu'il

regardait comme plus important dans un Chancelier que celui de rendre la justice. Cette opinion qu'il concevait de l'attachement du Peuple n'était cependant pas sans fondement. Le Parlement qui s'assembla en 1614, quoiqu'extrêmement indisposé contre les Ministres en général, fut le distinguer par une marque de faveur & de confiance extraordinaire; une objection s'étant élevée dans la Chambre des Communes sur ce qu'un Chancelier ne pouvait y siéger parce que les devoirs de sa charge exigeaient sa présence à la Chambre-Haute, les Communes, par égard pour François Bacon, & pour cette fois seulement, passèrent par-

dessus l'opposition, & il lui fut en conséquence permis d'y prendre séance. Si j'observe encore que le Roi l'éleva à la charge de Conseiller du Roi en son Conseil Privé tandis qu'il était Chancelier, j'aurai plus de preuves qu'il ne m'en faudra pour démontrer avec quelle adroite sagacité il sut se diriger & se maintenir entre la Cour & la Nation. Favorisé d'un Prince qui exigeoit de tous ses Sujets une soumission aveugle à toutes ses maximes de Gouvernement, il ne porta point ombrage à un Parlement que ces mêmes maximes avaient rendu jaloux du Prince, & de presque tous ceux qui étaient dans ses

bonnes graces. Mais je reviens sur mes pas.

Le Chancelier ayant résigné volontairement les Sceaux, ils furent donnés à Sir François Bacon avec le titre de Chancelier, le 7 Mars 1617. On peut voir à quelle protection il dut cet avancement, par la lettre de remerciement qu'il écrivit ce même jour au Duc de Buckingham (1).

Quelques jours après qu'il eut reçu les Sceaux, le Roi partit pour ses voyages en Ecosse, & emmena avec lui son favori, qui était pareillement son premier Ministre, puisque c'était à lui que s'adressaient toutes les dépê-

(1) V. III, liv. 169.

ches. La grande affaire qui employait alors les délibérations de son Conseil, était le mariage du Prince Charles avec l'Infante d'Espagne. Quoique ce mariage fût opposé à toutes les règles de la saine politique, le Roi s'y opiniâtra pendant sept années entières, contre son propre intérêt, contre le cri universel du peuple, pour se procurer l'honneur imaginaire d'une alliance avec une tête couronnée; & parce qu'il regardait toutes les autres comme au-dessous de sa dignité. Sir François Bacon, qui voyait bien toute la vanité & tout le danger de cette intention, mais qui manquait de résolution pour faire un acte d'une grande honnê-

teté , se contenta d'insinuer qu'il ferait nécessaire d'avoir le suffrage unanime du Conseil , dans cette circonstance , quelle que fût l'opinion particulière de chacun de ses Membres. Cette ouverture ne fut pas suffisante pour deffiler les yeux du Roi. Il donna , au contraire , tête baissée , dans le piège que lui tendit Gondamore. Ce fameux politique s'était acquis , autant par ses bouffonneries que par son intrigue , un ascendant absolu sur Jacques ; après l'avoir conduit d'erreurs en erreurs , il finit par lui faire sacrifier sa conscience au Pape , (1) & son honneur au ressentiment.

(1) C'est un Protestant qui parle.

ment de Philippe , par le meurtre de Sir Walter Raleigh , le plus brave de ses sujets , la terreur de l'Espagne , & le seul favori survivant de la Reine Elisabeth. Les Hollandais tirèrent aussi parti de la faiblesse du Roi , & du mauvais état de ses finances. Comme les villes d'ôtage étaient encore entre les mains des Anglais , les Etats craignaient que le Ministère Espagnol n'obtînt de Jacques , qui probablement ne pourrait cacher au moment du traité son inclination pour ce mariage , de mettre en son pouvoir ces places importantes. Ils savaient en même-tems , que son trésor était épuisé , & que ses courtisans étaient infatigables.

insatiables. Pour venir à bout de leur projet , ils cessèrent tout-à-coup de payer les Anglais qui composaient la garnison de ces villes , comme ils y étaient forcés par leurs traités. Des plaintes ayant été portées à l'Envoyé de Hollande à Londres , il fit entendre à quelques-uns des Ministres , comme si cette idée venait de lui , que si le Roi Jacques le desirait , les Etats , par pure considération pour Sa Majesté , emprunteraient de l'argent à un intérêt exorbitant , & acquitteraient , en un seul paiement , leurs dettes avec l'Angleterre. Ce stratagème lui réussit : Jacques écrivit aux Etats , & il y eut aussi-tôt une négociation

d'entamée sur cet objet. Le Pensionnaire Barnevelt, qu'ils dépêchèrent au Roi, se conduisit avec tant d'adresse, que Jacques consentit de rendre les villes d'ôtage pour moins de trois millions de florins, au lieu de huit que les Hollandais s'étaient engagés de payer à Elisabeth, & l'intérêt exigible depuis dix-huit ans. Tels furent les évènements d'un règne fait pour attrister l'Historien, & pour dégoûter le Lecteur.

Pendant le voyage du Roi en Ecosse, il arriva une affaire peu intéressante, si ce n'est en ce qu'elle sert à nous faire connaître le vrai génie de ces tems-là, & à montrer dans quel misérable asservissement le favori tenait ceux

qui occupaient des Charges publiques. Il fut sur le point de perdre Sir François Bacon, ce même homme à l'avancement duquel il venait de contribuer, non pas parce qu'il avait commis quelque erreur ou quelque négligence préjudiciable à son Maître, mais seulement pour avoir donné son opinion dans une affaire qui ne regardait que la famille des Villiers. Telle était la bisarerie & l'insolence de son pouvoir, que ses treize premières années de faveur furent marquées par la capricieuse révocation des gens qu'il avait placés; l'Evêque Hacket le compare, en cela, à un torrent qui, dans ses inondations, prend à une terre pour

donner à une autre. Il y avait un an que Milord Coke avoit été remercié de sa place de premier Juge, la Cour l'ayant reconnu dans plusieurs circonstances ennemi de la volonté & du pouvoir arbitraires, mais fermement résolu à maintenir l'intégrité & l'honneur de sa Charge, comme on peut en juger par ce qui suit : Un certain Peacham fut accusé d'avoir employé dans un discours quelques expressions qui sentaient nécessairement la trahison, puisqu'elles insultaient le Ministère. Le Roi qui ne pardonnait point dans les cas de cette espèce, craignant que cet homme ne fût absous, ou qu'il ne fût point condamné à une peine capitale,

avait ordonné à son Procureur-
Général Bacon, de sonder l'es-
prit des Juges & de recueillir
leurs opinions avant le juge-
ment : Mylord Coke refusa ob-
stinément de donner la sienne,
regardant ce scrutin auriculaire,
car c'était le terme dont il se
servit, comme contraire aux usa-
ges du Royaume & tendant à
introduire une innovation perni-
cieuse. A-peu-près dans ce même-
tems, Coke avait jugé une cause
à la Cour des plaids communs.
Le plaignant, qui se croyait
mal-jugé, ne voulut point s'en
tenir à sa décision & s'adressa à
la Chancellerie pour obtenir
Justice. Le défendeur refusa de
paraître, & dit qu'il ne ré-

connaissait point l'autorité de cette Cour. Le premier Juge le soutint dans son refus & menaça le Chancelier d'une amende, se fondant sur le vingt-septieme Statut d'Edouart III, pour avoir excédé les limites de sa jurisdiction. Le Roi qui crut sa prérogative anéantie par un coup porté si subitement au siège de son pouvoir absolu, c'est ainsi que Bacon nommait cette Cour, évoqua l'affaire devant son Conseil qui blâma la conduite du premier Juge, & l'obligea de faire ses excuses à genoux. Mais ce qui acheva d'indisposer contre lui, ce fut la manière dont il se comporta dans la cause de l'Archevêque de Coventri, à qui le Roi

avait accordé un bénéfice vacant. Le Jurisconsulte Chiborne, qui plaidait contre l'Evêque, avait posé plusieurs principes réputés préjudiciables & déroatoires au pouvoir suprême du Roi; Jacques, informé de cette circonstance par son Procureur-Général, ordonna qu'on suspendît la procédure jusqu'à ce qu'on en eût conféré avec lui. Les Juges s'assemblèrent & convinrent tous d'une voix unanime qu'ils ne pouvoient point obéir à cet ordre; que la lettre qu'ils avaient reçue était contraire à la Loi; qu'ils étaient astreints par le serment & par les devoirs de leur place à ne point faire éprouver de délais à la Justice; qu'ils

avaient procédé au jugement de cette cause aux époques fixées, & ils en certifièrent le Roi par un acte revêtu de toutes leurs signatures. Le Roi leur écrivit une lettre furieuse, & leur commanda d'un ton peremptoire de ne rien décider avant son retour à Londres. Ils furent tous ajournés devant le Conseil, & très-vivement réprimandés pour avoir souffert que des Avocats populaires doutassent de sa prérogative, prérogative qui fut qualifiée de transcendante & de sacrée, & par conséquent de nature à ne point être souillée par des argumens vulgaires. A la fin, élevant la voix pour les intimider, il leur proposa, à tous en particu-

lier, cette question : « Si dans
 » un tems quelconque , dans un
 » cas mis en délibération devant
 » les Juges qu'il croirait con-
 » cerner ses intérêts ou son pou-
 » voir , il demandait à se con-
 » sulter avec eux & les priait d'ar-
 » rêter toutes poursuites , ils ne
 » jugeraient pas à propos de les
 » suspendre » ? Tous , excepté le
 premier Juge , avouèrent que ce
 serait leur devoir de le faire. La
 réponse de Coke mérite d'être
 rapportée : « Il dit au Roi que
 » si un pareil cas arrivait , il
 » ferait ce qui convient à un
 » Juge ».

Cependant , ce célèbre Juris-
 consulte qui eut l'honnête fermeté
 & le courage de résister au Roi

en face , manquait de cette indépendance d'esprit qui seule rend uu homme capable de supporter la solitude & la retraite. Il ne put point soutenir une disgrâce qui lui avait fait plus d'honneur que toutes ses places , & il fit en conséquence tous ses efforts pour rentrer en faveur avec Jacques. Il fut assez humble pour faire au favori une offre qu'il avoit précédemment lui-même rejetée étant en crédit. Il avait refusé de donner sa fille à Sir John Villers , & en avait même reçu la proposition avec dédain , mais alors il le pria , du ton le plus soumis , de l'honorer de son alliance , & il chargea le Secrétaire Winwood de marquer

au Comte de Buckingham , combien il était affecté de ce qui venait de se passer relativement à son frère ; qu'il desirait ardemment que ce projet d'alliance pût se renouveler & s'accomplir , ajoutant qu'ils feraient les maîtres d'en dicter les clauses , si la proposition était acceptée. Comme la jeune Demoiselle joignait à une grande beauté , une fortune immense , John Villers n'hésita point à signer les articles , & sa mere engagea son second fils à s'y prêter de tout son pouvoir. Le Lord Bacon en fut allarmé ; toujours jaloux de la réputation de Coke , il redoutait son alliance avec une famille aussi puissante ; son imagination

lui présentait tout le danger qui menaçait sa fortune présente & future , si ce mariage avait lieu , & il se rappelait qu'il avait , peu de tems auparavant , traité son antagoniste avec une liberté insultante. Ces appréhensions le firent songer aux moyens de faire avorter ce projet , en observant au Roi & à son favori, que les intérêts & l'honneur de la Nation se trouvaient compromis. Les lettres qu'il leur adressa à ce sujet , sont écrites avec la perplexité d'un homme qui a des craintes qu'il ne veut pas avouer & qui concernent ceux dont il veut paraître servir les intérêts , mais cette manœuvre demeura sans effet. Le Duc de Buckin-

gham en fut offensé, & le Roi repoussa ses objections par une réponse très-dure. Lady Compton, informée du rôle qu'il jouait, donna un libre cours à sa vengeance, & le railla avec toute l'amertume naturelle aux femmes lorsqu'elles sont traversées dans un projet qu'elles affectionnent. Bacon s'étant ainsi exposé à un danger réel & immédiat pour en éviter un incertain & éloigné, ne se fit point scrupule de changer, en un instant, de sentiment, de prendre un parti absolument contraire à sa première opinion, & d'offrir, sans qu'on le lui demandât, son crédit à la mère de la jeune Dame pour avancer le mariage qu'il venait de vou-

loir faire échouer. La fortune des Ministres dépend toujours de pareils évènements , & c'est à ces petits & honteux artifices que leur ambition est souvent forcée de descendre. Cette espèce de palinodie ne le réintégra point dans l'amitié de Buckingham. La famille continua de le charger de reproches , & il resta longtems exposé aux tourmens que doit souffrir une ame ambitieuse , lorsque son pouvoir & sa dignité sont à la merci d'un favori jeune , ivre encore de son élévation & qui se croit offensé. Ils finirent cependant par se réconcilier , & leur amitié , si cependant une entière soumission à toutes les fantaisies d'un homme peut se

nommer amitié, dura sans interruption encore quelques années, pendant lesquelles Buckingham se fit un jeu de placer & de déplacer les plus grands Officiers de la Couronne, en n'écoutant que ses caprices, son ressentiment ou ses intérêts; de se montrer le protecteur ou l'ennemi de ceux qui avaient des procès aux différens Tribunaux, suivant l'ascendant qu'on avait sur lui, & d'autoriser ou protéger tout projet illégal qui pouvait accélérer sa fortune ou celle de sa famille. En un mot, il devint formidable, même à son Maître qui l'avait tiré de la poussière, & dont l'autorité aurait dû lui inspirer au moins du respect. Mais

toutes ces choses se passaient dans la dissipation d'une vie abandonnée aux amusemens & aux frivolités, & souillée par des plaisirs criminels.

Au commencement de l'année 1619, Sir François Bacon fut créé Chancelier d'Angleterre, & peu de tems après Baron de Verulam, titre qu'il échangea, l'année suivante, contre celui de Vicomte de Saint-Alban; on peut passer légèrement sur de pareils événemens de sa vie. Il était si grand homme, que les dignités ne peuvent point ajouter de lustre à son nom; à la vérité si elles avaient été la récompense des nobles services qu'il a rendus & qu'il se proposait en-

core de rendre à son pays , elles mériteraient une attention plus sérieuse pour l'honneur de celui qui les lui a accordées.

Ni le poids & la multiplicité des affaires , ni la pompe de la Cour , ne purent détourner son attention de l'étude de la Philosophie : c'était sa plus grande , sa plus sérieuse affaire ; c'était son occupation la plus chère ; c'était presque le seul plaisir auquel il se livrait dans ses instans de loisir & de gaieté. Il donna au Public son *Novum Organum* pour la seconde partie de sa grande instauration des Sciences , ouvrage que , pendant douze ans entiers , il ne cessa de manier , de changer & de polir jusqu'à ce

qu'il l'eût réduit en une série d'aphorismes, comme on le voit aujourd'hui. De tous ses écrits, c'est celui qui paraît avoir éprouvé la révision la plus sévère & qui semble le mieux fini. La forme dans laquelle il existe n'admet rien d'étranger, rien de pur ornement; les embellissemens de l'imagination, la grace & l'harmonie du style en sont rejetées comme des beautés superflues. L'Auteur a en outre fait usage de différens termes d'un sens nouveau & particulier qui peuvent avoir découragé les Lecteurs, & avoir paru aussi inintelligibles que les horreurs du Vacuum, les subtilités & les formes substantielles de la Philosophie qu'il cherchait

à faire tomber en discrédit ; & c'est pourquoi , de tous ses écrits , c'est celui qui a été le moins lu & le moins entendu. Le dessein de cet ouvrage , est de présenter une logique plus utile , plus étendue qu'il n'en a jamais paru , un art qui ne s'occupe point de syllogismes & de modes d'argument , qui peut quelquefois servir à ranger à leur place , des vérités déjà connues , ou à découvrir des illusions ou des sophismes cachés parmi nos propres raisonnemens & ceux des autres hommes ; mais un art inventeur des arts , producteur de nouvelles découvertes , réelles , importantes & d'un usage général pour la vie humaine.

C'est le but qu'il se proposa en détournant notre attention des superfluités, & en la ramenant des notions aux choses, des spéculations subtiles & frivoles qui éblouissent le jugement sans l'éclairer, à une investigation sobre, ingénieuse & sensible, des loix & du pouvoir de la nature. Son premier soin fut donc d'étouffer dans le cœur de l'homme ce germe qui y croît naturellement ou qui y est semé par l'éducation & fécondé par l'influence de ces Auteurs dont les écrits prétendent depuis longtems, avoir le droit imprescriptible de conduire & d'égarer le genre humain. Il propose à un esprit ainsi disposé à l'instruction, la partie fé-

conde & scientilique de son plan ,
c'est-à-dire la véritable méthode
d'interpréter la nature par des faits
& par l'observation , par un in-
duction saine & ingénue , dia-
métralement opposée à cet art
puérile qui avait prévalu jusques-
là dans la Philosophie. La sienne
exige une collection exacte & suf-
fisante de preuves recueillies avec
sagacité , & appliquées avec une
clarté impartiale , aux deux cô-
tés de la question , de manière
qu'après les avoir examinés sous
toutes les faces , on ne puisse
point appercevoir ni opposer de
preuves contradictoires , & qu'on
en déduise quelque portion de
vérité utile & conduisant à d'au-
tres découvertes. De cette ma-

nière les raisonnemens & les expériences marchent ensemble , pour se fortifier & s'éclairer mutuellement dans toutes les routes de la science.

Comme nous approchons maintenant du plus mémorable évènement de la vie publique de cet Auteur , évènement qui s'est terminé par la perte de sa fortune & de son honneur , il sera nécessaire de suivre pas-à-pas les causes qui l'ont produit. Quels que soient ses torts , on reconnaîtra , je pense , qu'il a été sacrifié au salut d'un homme beaucoup plus criminel que lui , mais protégé par un Maître aux yeux duquel le mérite d'amuser , l'emportait sur celui d'être utile dans

les choses les plus importantes.

Des faiblesses du Roi Jacques, la vanité fut la plus pernicieuse à sa famille & à la Nation en général. Il plaçait une valeur infinie dans certains avantages chimériques dont sa personne était douée, dans ce droit inhérent par lequel il croyait que la Couronne d'Angleterre lui était dévolue, dans son initiation à tous les mystères du Gouvernement, & dans le cercle très-étendu de ses lumières. Sa maxime favorite était que celui qui ne fait point dissimuler ne fait point regner; mais il paraît avoir absolument ignoré une seconde maxime sans laquelle la première ne peut même pas avoir un suc-

cès momentané , celle de cacher toute apparence d'astuce , & de tromper , sous le masque de la candeur & de la mauvaise foi. Il se découvrait au contraire indistinctement à ses propres sujets & aux Etrangers ; de sorte que dans ses entreprises sur les premiers & dans ses négociations avec les derniers , ce Salomon se trouvait toujours la seule dupe ; il avait à la vérité un fonds prodigieux de connaissances , mais de ces connaissances dont un Roi devrait ignorer l'usage , & qui ne servaient qu'à lui donner un flux intarissable de mots sur toutes sortes de matières. Il avait la pédanterie d'en faire parade dans toute occasion. C'est pour ces

ces qualités qu'il fut exalté sans mesure, par de graves & révérends Ecclésiastiques, l'espèce la plus pestilentielle des flatteurs, & cela parce qu'ils voulaient encourager l'emploi indigne qu'il faisoit de ses talens. Il se rendit en plusieurs circonstances, le vil instrument de leurs passions & de leur penchant à gouverner. Ces hypocrites sans pudeur furent lui trouver un titre supérieur à toutes les Loix humaines, le droit divin d'être faible ou méchant sans craindre le reproche, & cette doctrine, quelque horrible qu'elle soit, ils osèrent la faire dériver de l'Ecriture, d'un livre qui, s'il contenait de pareilles maximes, deviendrait le triomphe de l'in-

fidélité & le témoignage authentique que ces écrits sacrés ont été inspirés , non par un Dieu , mais par quelque malin génie , l'ennemi déclaré de toute bonté , & de toute justice. Cette doctrine réunie à la façon de penser pervertie du Roi Jacques , lui fit regarder ses sujets comme autant d'esclaves , ses Parlemens comme les usurpateurs d'un pouvoir auquel ils n'avaient aucun droit , ou tout au plus , qu'un droit précaire. Il affecta de gouverner pendant sept ans consécutifs sans leur participation , de se créer des intérêts séparés de ceux du peuple , & de subvenir à tous ses besoins par toutes sortes de ressources & de moyens ,

excepté ceux que la constitution prescrivait. Ces méthodes lui furent suggérées par les plus dangereux ennemis de la République , une horde de gens à projets & de monopoleurs , de brigands à l'abri du nom & du crédit de Buckingham dont ils avaient acheté la protection à un prix excessif & aux dépens du peuple qu'ils avaient dilapidé. Sa mere , alors Comtesse de sa propre création, femme née pour le mal , d'un esprit inquiet & d'une cupidité vorace , avait la plus grande part à ces extravagantes menées. Elle adoptait tous les projets qui pouvaient lui procurer de l'argent , & réussissait par l'empire qu'elle avait sur son fils

dans tous les scandaleux agiotages qu'elle entreprenait. Sous une pareille administration, dans un tems où l'Angleterre était réellement gouvernée par un jeune dissolu, conduit lui-même par une femme insatiable, il ne doit pas paraître étonnant que le peuple ait été pillé & vexé par des édits illégaux, par d'horribles monopoles & enfin par tous les systèmes de la méchanceté, systèmes calculés pour enrichir un petit nombre de gens & causer la ruine de plusieurs millions d'hommes. De quelque manière que ces édits fussent obtenus, le Chancelier y mettait le sceau avec la précipitation d'un homme qui était l'esclave & la créa-

ture de Buckingham ; & si quelquefois il hasardait d'insinuer que quelques-uns de ces impôts étaient contraires à la Loi , sa remontrance était trop faible & d'un ton trop timide pour produire aucun effet utile. Ce reproche lui fait le plus grand tort , en ce que la Providence l'ayant placé , si je puis m'exprimer ainsi , sur la frontière qui sépare le despotisme , de la liberté , il négligea ce poste d'honneur & laissa attenter aux privilèges du peuple. C'était cependant contre son inclination & contre son excellente manière de juger des choses , car il savait très-bien que les intérêts de son Maître dépendaient de sa bonne

intelligence avec son peuple ; souvent il lui conseilla de convoquer les Parlemens & de se reposer sur l'amitié de la Nation pour l'affermissement de sa Couronne. Quoiqu'un pareil avis répugnât à toutes les maximes sur lesquelles ce Monarque voulait établir son pouvoir , quoiqu'il eût résolu de traiter ses Parlemens comme un corps qui voulait envahir ses droits & s'élever sur les ruines de la Monarchie , il consentit cependant à assembler encore une fois les deux chambres. La malheureuse situation des affaires l'exigeait. Ses sujets étaient accablés d'impôts , & gémissaient sous les déprédations. Il était dans un besoin extrême

d'argent, & les brigands à qui il avait remis son autorité, ne lui avaient rien laissé que la haine publique qu'avaient excité leurs rapines commises en son nom ; la circonstance était d'ailleurs favorable pour obtenir des subsides de la Chambre des Communes. Comme tout le corps de la Nation exprimait un desir extraordinaire de restituer le Palatinat à son malheureux gendre, il avait lieu d'espérer qu'en leur donnant l'assurance d'une déclaration de guerre, ils voteraient, pour lui, des sommes considérables, qu'il pourrait divertir comme il l'avait fait jusques-là, & employer à des desseins plus conformes à son génie & à ses goûts.

Le Parlement ayant donc été convoqué , il s'assembla le 20 Janvier 1621. Le Roi ne s'était pas trompé dans ses conjectures : les Communes lui votèrent immédiatement deux subsides entiers ; mais elles firent , en même-tems , la recherche exacte des impositions arbitraires , qui , depuis sept ans , étaient devenues insupportables au peuple. Parmi les monopoles , il s'en trouva particulièrement trois d'une injustice & d'une oppression palpables. Certaines personnes avaient obtenu du Roi des Lettres-Patentes qui les autorisaient à mettre une taxe sur les auberges & les tavernes , dans toute l'étendue du Royaume. Sans un brevet de

ces mêmes personnes , on ne pouvait tenir ni l'un ni l'autre de ces établissemens ; & quiconque ne voulait point payer sur-le-champ la somme à laquelle il plaisait à ces vils instrumens du pouvoir , de le fixer , était sûr d'être pillé ou jeté dans un cachot. Cet impôt , qui pesait sur la classe la plus indigente du peuple , devint bientôt une source de vexations abominables. Le troisième monopole , encore plus révoltant , fut le privilège exclusif de fabriquer & de vendre des galons d'or & d'argent , qu'obtinrent deux infâmes créatures du favori , Montpeillon & Michel , les Eudley & les Emp-

son de cet âge (1). Le premier était un homme de grande fortune , jaloux à l'extrême d'être remarqué , fût-ce même par des crimes ; l'autre , un obscur Juge de Paix , qui , dans un quartier éloigné de la ville , tirait une fordide subsistance de plusieurs lieux de prostitution : ils avaient , à ce qu'il paraît , abusé honteusement du pouvoir exclusif exprimé dans leurs Lettres-Patentes , en mettant dans le Commerce de grandes quantités de galons faux , mêlés de cuivre & d'autres alliages d'une nature dangereuse

(1) Thomas Empton & Edouard Eudley , promoteurs des exactions commises sous Henri VII. Ils furent tous deux exécutés pour crime de corruption.

pour la fanté ; & quiconque voulait en fabriquer ou en vendre d'autres , était puni très-fé-
vèrement ; ce qui les rendait plus hardis à commettre ces outrages ,
c'est qu'Edouard Villers , frère ,
du premier lit , du favori , était
leur associé dans ces privilèges ,
quoiqu'il n'y fût pas nommé.
Ces griefs , & beaucoup d'autres
encore , furent mis sous les yeux
du Parlement , & subirent une
rigide censure. Mais la Cham-
bre des communes ne s'en tint
pas là : elle voulut qu'on recher-
chât la cause de tous ces désor-
dres afin qu'on pût découvrir
par quel crédit ces Lettres - Pa-
tentes avaient été obtenues &
revêtues du sceau. On porta

aussi , à-peu-près dans le même-tems , des plaintes au Parlement contre des faveurs arrachées à la corruption , dans la Chambre Haute de Justice. Le Roi en conçut des inquiétudes pour son Chancelier , & encore plus pour son Mignon. On avait averti secrètement Buckingham qu'on se disposait à faire un examen sévère de toute sa conduite ; que des assemblées avaient été tenues avec le plus grand secret par certains Membres de la Chambre Basse ; qu'en un mot , on entendait jeter sur lui l'odieux de tout ce qui s'était commis de criminel & d'oppressif. Les créatures de Buckingham , effrayées de cet avis , lui persua-

dèrent qu'il pourrait s'assurer l'impunité, à lui & à ses amis, en engageant son Maître à diffoudre le Parlement, & la crainte eut certainement fait faire à Jacques cette fausse & dangereuse démarche, sans les remontrances sensées de William, Doyen de Westminster. Cet adroit Courtisan lui conseilla d'abolir à la fois, par une proclamation, tous les actes qui avaient donné lieu à ces vexations & à ces monopoles, de sacrifier les coupables subalternes au ressentiment public, & d'appaiser le Parlement par l'assurance que cette réforme lui avait été d'abord proposée par son favori, au moment où il s'était apperçu qu'il avait été

abusé par des gens intrigans & mal intentionnés. Le Roi prit la résolution de fuivre ce Conseil ; mais il ne se sentit point encore entièrement soulagé de l'état de perplexité dans lequel il se trouvait. Le Chancelier, qu'il avait intérêt de conserver, était ouvertement accusé de corruption. Le favori, que sa tendresse ne permettait pas d'abandonner, était secrètement, & par conséquent, plus dangereusement attaqué, pour avoir prêté directement les mains à tout ce qui s'était fait de criminel & d'illite, si toutefois il n'en était pas l'auteur. Il y avait de l'impossibilité à les sauver tous les deux dans la circonstance, & il

fallait se résoudre à perdre l'objet de son affection , ou l'Oracle de ses Conseils. Il est aisé de deviner à quel parti devait s'arrêter un tel Prince. Sa passion l'emporta sur sa raison , & Mylord Saint - Alban fut la planche qui sauva Buckingham du naufrage. On lui ôta jusqu'à la liberté de se défendre. Comme ses profondes connoissances lui avaient mérité l'estime générale , & que sa mâle éloquence était encore supérieure à son érudition , le Roi craignant qu'il n'entraînât les esprits , ne voulut point hasarder de permettre qu'il parût devant les Lords , pour plaider sa propre cause. Il aurait pu , dans le cours d'une

pareille procédure, se soustraire à la haine publique, en soulevant le voile qui masquait les vices d'une administration dont il connaissait les secrets, en révélant la multitude d'actes illégaux auxquels il avait été obligé de mettre le sceau ; & toutes ces iniquités auraient été reprochées Buckingham, qui serait devenu l'objet de la vengeance Nationale. Bacon aurait pu atténuer aussi les torts qu'on lui imputait à lui-même, & faire fléchir, en sa faveur, la rigidité des Loix. Il avait prévu & senti tout cela ; mais le Roi lui ordonna expressément de ne point être présent à l'examen de son procès, lui promettant, sur sa pa-

role royale, de le défendre de toute espèce de résolution contraire à ses intérêts ; & si cela ne lui était pas possible, de le récompenser, dans la suite, par tout ce qui dépendrait de sa protection & de son pouvoir. Il obéit, & fut sacrifié.

Le 12 Mars, les Communes nommèrent une Commission pour examiner les abus qui avaient lieu dans les Cours de Justice. Quelques jours après, Sir Robert Philippe, homme éminent par son zèle pour le bien public, & par son humanité, annonça à la Chambre qu'il avait été rendu plainte au Comité, par deux personnes qui accusaient le Chancelier de vénalité & de corrup-

tion. Il fit ce rapport , non-seulement sans aigreur , mais avec toute la sensibilité que lui inspirait l'estime qu'il avait toujours vouée à l'accusé. Il proposa , en outre , que l'affaire fût portée devant les Pairs , & que les faits en fussent présentés sans exagération. Dans une conférence tenue le 19 parmi certains Membres , il fut résolu , par les Lords , que les témoins seraient entendus le plus promptement possible. Aussi-tôt que la chose fut devenue publique , une nouvelle foule d'accusateurs se présenta , & chargea sévèrement le Chancelier de s'être laissé corrompre en nombre de circonstances. Ces délations portaient principalement

de la bouche des personnes dont il avait reçu des présens , & qui , contre leur attente , n'avaient obtenu de lui que des jugemens défavorables. Pendant tout ce tems , il fut retenu à son hôtel par une indisposition réelle ou prétendue ; mais s'il ne souffrait point au physique , combien ne dût-il pas être affecté au moral dans ces momens d'agitation & d'incertitude , où déjà convaincu de ses torts , mais jaloux à l'extrême d'une réputation dont il jouissait depuis long - tems , il était à la veille de la perdre pour toujours ? Soit qu'il envisageât le passé , soit qu'il portât ses regards sur l'avenir , il devait être tourmenté par des ré-

flexions bien alarmantes , puisqu'elles ne lui retraçaient que des scènes de déshonneur & d'humiliation. Il allait devenir , à soixante-un ans, la victime des rapines & de l'insolence de ses domestiques , sans avoir d'autre faute personnelle à se reprocher que le coupable aveuglement qui avait encouragé leurs excès.

Le 26 Mars, le Roi vint à la Chambre des Pairs, & affectant le ton populaire, il avoua les erreurs de son Gouvernement, se récria contre les Lettres-Patentes dont on se plaignait, & fit livrer à la Justice les coupables subalternes qui les avaient surprises à sa religion; mais il ne tint cette conduite que pour

fauver son favori, qu'il s'efforçait de défendre par les raisons les plus frivoles. Il était difficile, à la vérité, d'alléguer des excuses légitimes en faveur de celui qui était le plus criminel, & sans l'influence duquel ces malheureux n'eussent point été coupables. Les Lords ne se laissèrent pas séduire par son discours; satisfaits cependant d'avoir réduit leur Souverain à la nécessité d'une apologie, ils feignirent d'être de son opinion. Ainsi, Buckingham échappa, pour le moment, au danger qui le menaçoit; mais ayant, par la suite, accumulé de nouveaux forfaits, il succomba enfin ignominieusement sous les coups d'un assassin inconnu, après

avoir été voué à l'exécration générale par les murmures du peuple & par les dénonciations solennelles de ses complices. Trois semaines après, la Chambre s'assembla de nouveau, mais tout le poids de son indignation tomba sur le Chancelier : elle ne se contenta point de l'aveu authentique de ses torts, quoique cet aveu fût présenté par le Prince de Galles, & que Bacon, en renonçant à toute espèce de justification, demandât, pour seule & unique faveur, que sa punition se bornât à la révélation de son crime, & à la perte des Sceaux. On l'obligea de faire une réponse particulière à tous les chefs de l'accusation intentée contre lui; ce qu'il fit le premier Mai

1621, en confessant dans les termes les moins équivoques, le crime de corruption dont il était chargé en vingt-huit articles différens, & en s'abandonnant entièrement à la merci des Juges. *Il fut condamné à une amende de quarante mille livres sterling; à être enfermé dans la Tour, pour y rester à la volonté du Roi; déclaré en outre, pour toujours incapable de posséder aucune charge ni aucun emploi dans la république, avec défense de siéger jamais au Parlement, & de repaître de sa vie dans le ressort de la Cour.* Ainsi il perdit le grand privilège de la Pairie, sévérité qu'on n'éprouve jamais que dans le cas de trahison ou de corruption.

Le dernier article de ses charges fournit une ample matière à réflexion. « On y reproche à Bacon, » d'avoir donné lieu aux exactions » commises par ses domestiques, » à la faveur de l'obtention du » grand & du petit Sceau ». Cette indulgente facilité pour ses domestiques, qu'à la vérité il porta à un point extrême, a été regardée, & je crois avec fondement, comme la principale cause des irrégularités qui lui ont attiré sa disgrâce. Naturellement libéral, ou plutôt d'une profusion excédant les facultés d'un homme qui a envie de conserver son intégrité, il permettait toutes sortes d'extravagances dans sa maison ; & comme la plupart de
ses

ses gens étaient jeunes ; livrés à la dissipation & à la poursuite de tous les plaisirs, ils se portaient aux dépenses les plus folles, sans en éprouver le moindre reproche de sa part (1). Soit qu'il ne s'aperçût de ces abus que lorsqu'il était trop tard, soit qu'une ame comme la sienne, enfoncée dans la profondeur &

(1) Un jour, pendant son jugement, comme il traversait une chambre dans laquelle étaient plusieurs de ses domestiques, il leur dit, au moment où ils se levaient pour le saluer : Asseyez-vous, mes Maîtres ; votre élévation a causé ma chute. L'équivoque qu'offre le mot *rise*, en Anglais, *surgere* & *exurgere* en Latin, & que nous ne pouvons rendre que par ÉLÉVATION, quoiqu'il signifie l'action de se lever au propre & au figuré, rend l'épigramme bien plus piquante dans l'original.

l'immensité de ses idées , ne put suivre de près des détails désagréables , que cependant l'économie exige ; il fut forcé , pour soutenir son train ordinaire de vie , de se prêter à la séduction , & d'y encourager ses domestiques. Ainsi , nous voyons dans lui un exemple mémorable de tout ce qui est grand & élevé , & de tout ce qui est bas & petit. De telles inconséquences dans la nature humaine , ne peuvent qu'intimider & épouvanter ceux mêmes qui sont affermis dans l'exercice de la vertu.

Après un court emprisonnement dans la Tour , il obtint du Roi sa liberté , & fut déchargé de l'amende à laquelle le Par-

lement l'avait condamné; comme cette amende était très-forte, il en fit une délégation à quelques-uns de ses amis dont il se supposa le débiteur. William, son successeur dans la place de Garde des Sceaux, se plaignit hautement d'un stratagème qui frustrait de leurs prétentions les légitimes créanciers que sa disgrâce mettait en danger d'être ruinés. Mais il y a tout lieu de croire qu'il employa cet artifice dans des vues plus innocentes, c'est-à-dire, dans celles de se soustraire un instant à leurs importunités, jusqu'à ce qu'il eût pu mettre de l'ordre dans ses affaires particulières que son défaut de conduite & la perte de ses emplois

avaient singulièrement dérangées. Pour ne pas m'arrêter plus longtemps sur des détails aussi désagréables, je m'empresse d'informer les lecteurs, que trois ans après sa disgrâce, il demanda au Roi Jacques d'être entièrement absous de son jugement. Jacques lui accorda tout ce qu'il est au pouvoir d'un Roi d'accorder, la révocation entière de sa Sentence (1); la postérité, à qui il appela aussi de son jugement, paraît avoir voulu oublier qu'il ait jamais eu des torts; & les Ecrivains qui rappellent ses erreurs, comme ceux qui font ob-

(1) En conséquence, il fut invité à siéger au premier Parlement du Roi Charles.

server les taches du soleil sans prétendre ne rien diminuer de son éclat, ne cherchent à voir en lui que son influence universelle sur le monde savant. C'est ainsi qu'il quitta la splendeur d'un poste éminent, pour se plonger dans la retraite & dans l'ombre d'une vie studieuse, regrettant souvent que l'ambition & le faux brillant de la gloire l'eussent détourné de l'occupation la plus noble & la plus digne d'un être raisonnable, affligé sans doute d'être convaincu par sa propre expérience, de l'instabilité & de la futilité des grandeurs humaines.

Nous l'avons suivi, jusques à présent, dans le tumulte & le fracas des affaires, nous allons

le trouver actuellement dans une situation plus agréable quoique moins éminente ; délivré de la servitude des Cours, d'une complaisance insupportable pour les vices & les sottises d'hommes, à tous égards, ses inférieurs. Maintenant dans une position qui lui permet de suivre le penchant naturel de son génie, il va exister pour lui, pour l'utilité du genre humain, & pour celle de tous les siècles à venir.

Le premier ouvrage considérable qu'il entreprit après sa retraite, fut l'Histoire d'Henri VII ; cette Histoire dont le Roi Jacques l'avait chargé, parut dans l'année 1622. Quelque discours qu'on ait pu tenir sur l'état de

mélancolie & d'abattement dans lequel il étoit tombé, on trouve à chaque page de ce livre, des traces d'un esprit que l'âge n'avoit point affaibli, & qui avoit conservé toute son énergie malgré ses malheurs. Il a été hautement approuvé & condamné, ce qui prouve qu'il eut un mérite peu commun, & nous prenons sur nous d'affirmer, que quelles que soient les fautes qu'on lui reproche, elles ne procèdent point d'un défaut de vigueur dans le génie, ou de chaleur dans l'imagination de l'Ecrivain. Aux yeux du Roi Jacques, son ayeul Henri étoit un modèle parfait que les autres Monarques devaient imiter; & comme son règne étoit

celui de la flatterie , cette opinion prévalut , & fut bientôt de mode à la Cour ; cependant , ce Prince qu'il exaltoit tant , eut un caractère peu aimable à tous égards , & sa conduite annonça dans bien des occasions , un esprit faible & méchant. Si Mylord Bacon n'a pas été entièrement attaqué de la contagion de son siècle , si de tems à autres il a tâché de faire briller les imperfections , & de placer dans l'ombre les traits défectueux du portrait qu'il peignait ; malgré tous ces palliatifs , il est facile de voir le Roi tel qu'il était , & dans sa difformité naturelle : son propre Historien avoue que la défiance & l'avarice étaient les deux principaux re-

proches qu'on avait à lui faire ; sa politique doit avoir été dans toutes les occasions mesquine , fausse & intéressée ; absolument dépourvu de cette prudence dont les vues sont aussi vastes que profondes , il s'efforçait de suppléer à ce défaut par des ruses & des supercheries momentanées. C'est par ces tours d'adresse qu'il se tirait communément des difficultés qu'un homme plus sage aurait prévues à tems , & qu'un Prince d'un meilleur caractère n'aurait jamais eues à combattre ; mais comme son caractère insociable lui avait inspiré le goût de la solitude , le Public prit cette humeur sombre pour une pénétration & une sagacité extraordinaires. Son

avarice sordide ne rougissait de rien , rien ne lui paraissait vil , rien ne lui semblait injuste de ce qui pouvait servir à remplir ses coffres ; les remplir dans le sens strict du mot , car il ne faisait aucun usage des richesses , & cependant pour les entasser , il avait recours à tous les moyens que pouvait lui suggérer la rapine la plus scandaleuse & la plus oppressive.

J'ai annoncé que l'Histoire d'Henri VII par Mylord Bacon , a été taxée de partialité ; je ne dissimulerai pas non plus qu'on a reproché au style de cet Historien , d'être rempli d'affectation & de fausse éloquence ; mais ce n'était point le défaut de l'Auteur , c'étoit celui du siècle dans

lequel il vivait , & particulièrement d'une Cour qui , d'après l'exemple de son Souverain , aimait le clinquant du bel esprit , & se plaissait dans les équivoques & les jeux de mots.

L'Ouvrage intitulé : *Essais Civils ou Moraux* , est de tous ses écrits celui qui a été le plus répandu , & il est encore très-justement estimé. Vers le déclin de sa vie il l'augmenta de beaucoup , lui donna plus de correction , & le publia non-seulement en anglais , mais encore dans une langue plus universelle , & qu'il crut faite pour le conserver aussi long-tems que les livres dureront. Comme il n'a pas eu , en faisant ces *Essais* , l'intention d'amuser , mais d'inf-

truire , qu'ils ne sont point la satire de la nature humaine , ni l'école du septicisme , M. de Voltaire observe qu'on les connaît moins que les Maximes de la Rochefoucault , ou que les Essais de Montagne. Cette remarque fait honneur à Mylord Bacon , qui était un trop grand homme pour chercher à plaire à la multitude , en sacrifiant à cette malignité , ou en satisfaisant à cette curieuse extravagance que trop de lecteurs s'attendent à voir flattée , je le dis avec douleur , même dans les Ouvrages d'une intention morale.

Je ne parlerai point ici des autres Ouvrages qu'il composa dans cette dernière scène de la

vie ; j'en ferai l'énumération dans une autre place. Qu'il me soit seulement permis d'observer ici que rien ne peut donner une idée plus sublime de la fécondité & de la vigueur de son imagination, que le nombre & la nature de ses écrits. Découragé par la censure publique , accablé sous le poids d'une santé & d'une fortune délabrées, il ne passa que cinq ans dans sa retraite , espace de tems bien peu considérable ; & cependant il trouva le moyen de composer, en un aussi court intervalle , ce qui aurait suffi à l'emploi & la gloire d'une vie très-longue & très-heureuse. Il rangea sous un ordre méthodique , & enrichit de beaucoup d'additions,

une partie de ses premiers Ouvrages ; il en fit de nouveaux aussi importans par le mérite & la variété des matières qu'il y traite, que par sa méthode de les présenter ; ce ne sont pas des Ouvrages de pure érudition & d'un travail qui n'exigent qu'un tempérament robuste & une application opiniâtre , ce sont les efforts naturels du génie & de la réflexion dirigés vers des sujets absolument neufs ou touchés de manière à paraître tels ; ses notions, qu'il tirait toutes de son propre fonds, étaient saines, solides & justifiées par des principes incontestables ; en un mot , la disposition de ses plans répand de la lumière & de la grace sur

toutes leurs parties constituantes. En considérant chaque sujet, il paraît s'être placé dans un point de vue si avantageux & si élevé, qu'il peut en observer toutes les faces & en appercevoir facilement les défauts. Ce caractère distingue & les Ouvrages qu'il a achevés, & ceux qu'il n'a fait qu'esquisser.

On a beaucoup parlé de sa prétendue pauvreté. Tous les Historiens ont assuré qu'il a passé le reste de ses jours dans l'indigence & l'obscurité. Le Clerc, entraîné dans le même sentiment, par un passage d'une lettre d'Hirvel, s'est emporté avec une honnête indignation contre la bassesse de ce Prince, qui a pu laisser un homme, comme Bacon, lutter

sur la fin de sa vie contre la misère & l'affliction. Je crois que les choses ont été beaucoup exagérées; peut-être n'a-t-il pas nagé dans l'opulence, ni joui même d'une fortune très-honnête, mais ses revenus doivent l'avoir mis au-dessus des premiers besoins de la vie. Le Docteur Rawley, qui a long-tems vécu dans sa maison, assure que le Roi lui payait, de la caisse du Grand Sceau & de celle des aliénations, une pension annuelle de 800 liv. sterling. Cette pension, ainsi que les rentes de ses terres qui s'élevaient à un tiers de plus, lui furent conservées après la mort de Jacques; mais Bacon, dans ses jours de grandeur, n'avait rien

DE FRANÇOIS BACON. 183

amassé pour les momens d'adversité. Sa pension, devenue précaire, était mal payée par un Roi qui, au lieu de ménager ses revenus pour les employer à des desseins utiles, les dissipait journellement en négociations infructueuses, ou en générosités mal appliquées. Mylord Bacon était d'ailleurs accablé de dettes, & l'on doit supposer encore qu'il dépensa beaucoup d'argent en expériences physiques, puisque les personnes même que nous voyons porter par-tout l'esprit d'économie, sont prodigues quand il s'agit de satisfaire une passion favorite. Ce sont toutes ces circonstances réunies qui l'ont plongé dans les difficultés où il

s'est souvent trouvé. Il n'y a pas lieu de douter qu'elles n'aient été en grand nombre, & d'une nature bien inquiétante (1), on en a la preuve complète par quelques expressions extraordinaires, dans ses lettres au Roi Jacques, où on le voit épancher son cœur & exhiler ses chagrins d'un ton vraiment affligeant pour les personnes qui honorent sa mémoire. Ceux qui insistent sur la bassesse de la nature humaine, & ceux qui plaident en faveur de sa dignité, trouvent en lui de quoi appuyer leurs différentes opinions ; mais

(1) Il paraît, par une lettre que lui écrivit Buckingham, qu'il avait demandé la place de Supérieur du Collège d'Eaton, & qu'il fut refusé.

jetons un voile sur ses défauts, & avouons, en même-tems, qu'avec la pénétration la plus ordinaire, on peut découvrir des fautes & des taches remarquables dans les génies les plus élevés, & dans les plus grands personnages dont l'humanité puisse se glorifier.

Le Roi Jacques mourut en 1625, après un règne de vingt-trois ans, méprisé des étrangers, & détesté de ses propres sujets. Les coupables maximes qu'il avait divulguées, la conduite perverse qu'il avait tenue, donnèrent naissance aux divisions qui précipitèrent bientôt ses Royaumes dans les crimes & les malheurs d'une guerre civile; fléau qui ébranla

la constitution anglaise, & finit par la renverser, quoiqu'elle parût établie pour subsister pendant des siècles, comme elle avait été des siècles à le former & à se perfectionner.

Son infortuné Chancelier ne lui survécut que d'un an & quelques jours. La multiplicité des affaires & le genre d'application auxquels il s'était livré, mais sur-tout les peines secrètes qui déchiraient son ame, avaient miné & ruiné sa santé. Après avoir traîné pendant quelque tems, une vie infirme & languissante, il dut sa mort à un excès qui fait encore honneur à son caractère philosophique. En poursuivant avec plus d'application que ses forces ne le lui per-

mettaient , certaines expériences relatives à la conservation des corps , il se sentit subitement la tête & l'estomac si oppressés , qu'il fut forcé de se retirer dans la maison du Comte d'Arundel , à Highgate , près de laquelle il se trouvait alors. Il y mourut au bout de huit jours , d'une fluxion de poitrine , accompagnée d'une grosse fièvre ; ce fut le 9 Avril 1626 , dans la soixante-fixième de son âge ; on ignore comment il supporta cette maladie , & quels discours il tint aux approches de la mort ; c'est une omission & une négligence de ses contemporains , que tout Lecteur devra regretter , parce que rien n'est plus susceptible d'éveiller

l'attention, rien n'affecte plus puissamment le cœur de l'homme, que la conduite des personnes célèbres dans les derniers momens de la vie, dans cette scène terrible, où nous nous montrons enfin tels que nous sommes. On a seulement une lettre adressée au Gentilhomme, sous le toit duquel il est mort. Il se compare, dans cette lettre, à ce célèbre Philosophe de l'antiquité, qui perdit la vie en cherchant, avec une curiosité dangereuse, à approfondir l'éruption du Mont-Vésuve.

Ainsi vécut & mourut le Chancelier Bacon (1). Il fut enterré,

(1) Il resta célibataire jusqu'à l'âge de quarante ans, où il épousa la fille de l'Alderman

sans pompe & sans cortége, dans
l'Eglise de Saint - Michel , près

Barnahm de Londres. Elie lui apporta une fortune considérable; mais il n'en eut point d'enfans , & elle lui survécut environ vingt ans. Les Lecteurs qui auront quelque desir de connaître le régime qu'il observait, pourront s'en instruire par le compte qu'en rend son Chape'ain en ces termes : « Sa nourriture était assez copieuse dans sa jeunesse. Il aimait beaucoup les mets délicats & légers; mais il préféra, par la suite, les mets plus solides, & tels que la boucherie en fournit, attendu que ceux qui donnent des sucs plus fermes & plus substantiels, sont plus nourrissans. On sent bien qu'il ne négligea point ce qu'il avait tant vanté aux autres dans ses écrits : l'usage fréquent du nitre dont il prit, pendant trente ans, la dose d'environ trois grains tous les matins. Sa médecine ordinaire était une macération de rhubarbe, infusée pendant l'espace d'une heure & demie, dans un verre de vin mêlé de biere; il la prenait tous les six ou sept jours avant le repas, soit le dîner ou le souper, pour qu'elle

de Saint - Alban. L'endroit où reposent ses cendres resta obscur & ignoré, jusqu'à ce que la reconnaissance d'un simple particulier, autrefois son domestique, eût érigé un monument à sa mémoire. Dans un autre pays, dans un siècle moins pervers, son tombeau eût été un témoignage public de la vénération due à un Citoyen dont le génie honorera & dont les écrits instruiront jusqu'à la postérité la plus reculée.

Il y a, dans son testament, un passage bien remarquable :

desséchât moins le corps. Sa recette pour la goutte, dont il obtenait un entier soulagement en vingt-quatre heures, est à la fin de son Histoire Naturelle. Vol. I, p. 430, Edition de 1765.

après

après avoir laiffé fon corps & fon ame à l'Etre fuprême, « Je lègue , dit-il , dès ce moment , ma mémoire aux Nations Etrangères , & enfuite à mes compatriotes , lorsqu'il fe fera écoulé quelque tems ». Son nom avait excité , pendant fa vie , la vénération des hommes les plus célèbres de la France & de l'Italie , & quelques-uns même l'avaient vifité comme un perfonnage dont le mérite devait faire l'ornement de fon fiècle , & de toute la Nature humaine.

Lorsque le Marquis d'Effiat amena en Angleterre la Princeffe Marie Henriette , époufe de Charles I , il alla voir le Lord Bacon , qui , étant alors malade , le reçut dans fon lit , les rideaux ti-

rés : « Vous ressemblez aux An-
ges , lui dit ce Ministre ; nous
entendons continuellement par-
ler de ces êtres spirituels , nous
les croyons supérieurs au genre
humain , & nous ne les voyons
jamais ». Les noms de ses com-
patriotes qui ont adopté ses no-
tions , & suivi les plans qu'il a
laissés , font son plus grand élo-
ge. Sans parler d'un grand nom-
bre de Philosophes très-illustres ,
il compte , parmi ses disciples ,
Boyle, Locke , & Newton lui-
même.

Son tempérament offre , une
singularité qu'il n'est pas facile
d'expliquer. A chaque éclipse de
lune , soit qu'il l'observât ou
non , il tombait en faiblesse , &

cette indisposition ne laissait aucunes traces aussi-tôt que l'éclipse était passée. Il était d'une moyenne taille , le front large & ouvert , empreint de bonne heure , des marques de la vieillesse , l'œil vif & pénétrant , l'extérieur gracieux & respectable ; de sorte qu'on était disposé à l'aimer avant de savoir combien il était digne d'admiration. On peut , à cet égard , appliquer à Bacon ce que Tacite observe , avec tant de justice , de son beau-père Agricola : « Vous l'auriez jugé aimable au premier abord , & vous eussiez ensuite été flatté de trouver en lui un homme célèbre ».

Les talens qui paraissaient ordinairement isolés dans les au-

tres hommes & même dans ceux de la plus grande réputation , se trouvèrent réunis en lui. Tous ses contemporains , ceux-mêmes qui haïssaient le courtisan, rendent justice à ses qualités éminentes comme écrivain & comme orateur , comme philosophe , & comme homme de société. Il prenait dans la conversation toutes sortes de caractères , & parlait avec une facilité qui lui était particulière , le langage de chacun , heureuse souplesse que tous les hommes voudraient posséder , & q 'à peine un ou deux atteignent dans un siècle. En public , il savait s'attacher l'attention de tous ses auditeurs , & captiver leur affection. Comme

il accompagnait tout ce qu'il disait, des graces de la déclamation, ses plaidoyers que peut-être à présent on lirait sans être ému, ne manquaient pas d'exciter dans l'audience, toutes les passions qu'il voulait faire naître. Ce portrait n'est point de fantaisie, il est copié d'après un Auteur qui le connaissait bien; un homme capable d'apprécier le mérite, connu pour ne se tromper jamais quand il s'agissait de peindre au naturel. Comme philosophe, on peut répéter de lui, sans craindre l'hyperbole, d'après M. Adisson, qu'il joignait à la science & l'érudition profonde & claire d'Aristote, la magie du style de Cicéron. Tous

les Savans de l'Europe ont donné leur sanction à cet éloge , & regardent Bacon comme le père de la véritable philosophie , celle qui est fondée sur des faits & sur l'observation.

Il nous reste maintenant à le considérer d'une manière plus particulière que nous ne l'avons fait jusqu'à présent , du côté le plus remarquable de son caractère , celui où son mérite est véritablement grand & lui appartient tout entier. Il n'avait , il ne pouvait avoir aucune obligation aux écrits des anciens ; avant lui personne n'avait apperçu le chemin qui conduit à la connaissance de la nature ; & si quelques-uns de ses prédécesseurs l'a-

vaient suivi, ils s'étaient vus forcés de l'abandonner après l'avoir trouvé difficile, obscur & fastidieux. Il ne devait qu'à lui, qu'à sa sagacité extraordinaire, ce rayon intellectuel qui lui faisait discerner sur le champ, comme par intuition, ce qu'une étude de plus de vingt ans n'avait pu faire encore découvrir. Je vais, avec l'impartialité que je lui ai témoignée jusqu'à ce moment, mettre sous les yeux du Lecteur, pour lui montrer ce que Bacon fit comme philosophe, un aperçu de l'état des Sciences en Europe depuis l'obscur période du gothicisme jusqu'au seizième siècle.

Quoique la grande ère de l'i-

gnorance ait été fixée , avec assez de raison , à ces tems où les Nations du Nord vinrent , comme un torrent , inonder la face entière de l'Europe , il n'en est pas moins certain que la barbarie & la corruption s'étaient introduites dans les Arts & les Sciences avant que les Sauvages n'eussent fait aucune incursion sur l'Empire Romain. Ce fut sous leur domination que les ténèbres qui devenaient de jour en jour plus épaisses éteignirent par degrés , les lumières de l'esprit humain , que l'éclipse de la raison devint bientôt totale , & parut devoir durer éternellement. Dans le huitième siècle , on voit que la plus haute ambition du Cler-

gé était à qui chanterait le mieux un Office , que personne ne comprenoit. Cette importante émulation fut poussée si loin entre le Sacerdoce français & latin , que Charlemagne qui était alors à Rome , fût forcé d'interposer son autorité & de décider en personne sur la controverse. Le Moine qui donne les détails les plus exacts de cette circonstance , ajoute que l'Empereur pria le Pape Adrien de lui procurer des gens en état d'enseigner à ses sujets les premiers élémens de la Grammaire & de l'Aritmétique , Arts qui étaient absolument ignorés alors dans ses Etats. Ce Monarque vraiment guerrier , dont l'éducation avait été si négligée qu'il

n'apprit jamais à écrire , sçut évaluer le mérite de la science & s'en déclara le Protecteur. Il fit même ouvrir une école publique dans son Palais Impérial , sous la direction de notre fameux compatriote Alcuin , sur lequel il se reposa principalement pour introduire en France quelque teinture de la philosophie qui s'était conservée en Angleterre. Mais on peut voir combien les progrès des Sciences ont été lents & infructueux , par cet édit du Conseil de Châlons tenu dans le siècle suivant. Il exhorte très-sérieusement les Moines à avoir le plus grand soin de traduire correctement tous les manuels de dévotion ; de peur qu'il ne leur

arrive quelquefois, en invoquant Dieu dans leurs prières, d'être induits en erreur par un manuscrit incorrect, & de lui demander une chose tout-à-fait contraire à leurs desirs.

Quant à l'Angleterre, si les Sciences y avaient encore quelque vigueur au huitième siècle, elles en furent si entièrement bannies au neuvième, que dans toute l'étendue de la Saxe Occidentale, il ne put se trouver un seul homme capable d'apprendre à lire au Roi Alfred, de sorte qu'à douze ans il ne pouvait point encore nommer les lettres de l'Alphabet. Lorsque ce Prince célèbre monta sur le trône, il forma la résolution de tirer son

peuple de l'état d'engourdissement & de stupidité dans lequel il était , & parvint par son exemple , & par les encouragemens qu'il donna aux gens de lettres , à régénérer les arts dans ses Etats. C'est ici le cas d'observer que si la France fut redevable à l'Angleterre de lui avoir fourni Alcuin qui l'éclaira de ses lumières sous Charlemagne , notre île , obtint d'elle , le même service dans la personne de Grimald , que le Roi Alfred avait appelé dans son Royaume , & fait Chancelier d'Exford. De pareils évènements font une époque trop mémorable dans l'histoire littéraire du neuvième siècle , pour qu'on n'y ait point fait atten-

tion. L'existence d'un Grammairien instruit , ou les voyages d'un Docteur estimé sont cités dans les Archives de ce siècle avec la même vénération qu'un historien des premiers tems parlerait d'un Licurgue ou d'un Timoleon , d'un Législateur qui aurait fourni un nouveau modé de Gouvernement à son Pays , ou d'un héros qui a délivré un peuple entier de l'esclavage.

Mais ces belles apparences furent de courte durée ; une nuit des plus épaisses ensevelit de nouveau le monde intellectuel , & lui fit éprouver encore une révolution plus funeste. Au sens commun & à la piété succedèrent des songes & des fables , des lé-

gences absurdes & des pénitences ridicules. Le Clergé , ignorant alors sur tous les points , au lieu de guider un peuple grossier & vicieux , par les préceptes de l'Evangile qu'il ne lisait plus , les amusait avec des miracles supposés , ou les tenait en respect par la crainte des démons , des spectres & des chimères. Cette méthode était plus aisée & plus lucrative que l'exemple pénible d'une conduite vertueuse. La dépravation qui avait corrompu toutes les classes & toutes les conditions , ne peut mieux s'appercevoir que dans les motifs assignés dans ces tems pour la convocation de différens Conciles. Dans l'un , on statua de nouveaux canons contre l'adultère , l'inceste & la

pratique des superstitions payennes , comme si ces actes n'avaient point encore été réputés criminels. Dans un autre , on jugea nécessaire de déclarer que nombre d'anges , universellement adorés sous certains noms , étaient entièrement inconnus , & que l'Eglise ne pouvait admettre & garantir l'invocation que de trois seulement. Un troisième , que l'Impératrice Irène assembla pour la réforme de la discipline , défendit aux Evêques de faire dorenavant une auberge de leur Palais Episcopal , & d'excommunier un homme quelconque en considération des sommes d'argent qui leur auraient été payées par un autre. Un quatrième & un cinquième censurent l'indé-

cence du concubinage avoué, & prescrivent aux Moines & aux Religieuses de ne plus converser ni vivre ensemble dans le même Couvent.

Le siege de Rome, qui aurait dû donner l'exemple de la vertu, était de toutes les Eglises chrétiennes, la plus licencieuse (1),

(1) Le Livre intitulé : *La taxe de la Chancellerie Romaine*, imprimé à Rome en 1514, nous donne une preuve bien authentique de ces désordres dant le passage suivant, que je ne veux pas me charger de traduire. « Absolutio a lapsu carnis, super quocumque actu libidinoso commissio per clericum etiam cum monialibus intra & extra septa Monasterii; aut cum Consanguineis vel affinibus, aut filia spiritali, aut quibusdam alijs, sive ab uno quoque de perse, sive simul ab omnibus absolutio petatur, cum dispensatione ad ordines & beneficia cum inhibitione. Tur. 36 Duc. 3. Si vero cum illis petatur, absolutio, etiam à crimine commissio,

& la chaire Pontificale était souvent occupée par des hommes , qui , au lieu d'embellir leur caractère sacré , rendaient la nature elle-même détestable , vérité que beaucoup d'écrivains Catholiques ont avouée en gémissant. Plusieurs Papes furent excommuniés par leurs successeurs , leurs actes

contra naturam vel cum *brutis* cum dispensatione, ut supra & cum inhibitione, Tur. 90, Duc. 12, Carl. 16. Sivero petatur tantum absolutio à crimine *contra naturam* vel cum *brutis*, cum dispensatione & inhibitione. Tur. 36, Duc. 9. Absolutio : pro Moniali quæ se permisit *pluries* cognosci intra & extra septa Monasterii, cum *rehabilitate* ad *dignitates* illius ordinis, *etiam abbatialem*. T. 36, D. 9 ». Dans l'Édition de Bois-le-Duc, il y a : « Pro eo qui interfecit patrem, matrem, sororem, uxorem.... G. 5, Vel. 7 ». Vide Bayle, art. Banck.

abrogés , & les Sacremens qu'ils avaient administrés prononcés invalides. Il n'y en eut pas moins que six de chassés par d'autres qui s'emparèrent de leurs places ; deux furent assassinés , & l'infâme Théodore , infâme même dans ces tems-là , obtint par son crédit dans la Sainté Cité , la triple couronne pour un de ses amans qui prit le nom de Jean dix ; un autre du même nom fut appelé à vingt-un ans pour gouverner le Monde Chrétien , c'était un bâtard du Pape Sergius , mort dix-huit ans auparavant.

Si tels étaient les hommes qui s'arrogeaient les titres & les attributs de la divinité , doit-on s'étonner des atrocités qui se

commirent parmi les Laïcs ? Leur stupidité allait de pair avec la dissolution de leurs mœurs qui était extrême. Ils conservaient toujours pour le Clergé dont nous venons de parler , un respect qu'ils avaient cessé de rendre à Dieu. Les plus abandonnés de ces mécréans , de ces gens familiers avec des crimes qui révoltent l'humanité , auraient défendu au risque de leur vie , les Privilèges & immunités de l'Eglise , un instrument consacré , un don fait à un Couvent. Il serait bien inutile de chercher dans ces tems , quelques traces de Sciences ou de Philosophie. Les lumières de la raison paraîs-

sent y avoir été totalement éteintes.

Ce ne fut qu'après le sac de Constantinople par les Turcs , époque très-éloignée de celle dont nous venons de parler , que les Ouvrages d'Aristote commencèrent à être universellement connus & étudiés. Ils furent apportés & répandus dans toutes les parties occidentales de l'Europe , par certains fugitifs de la Grèce qui échappèrent à la fureur des armes Ottomanes. Quelques traités particuliers de ce Philosophe étaient , à la vérité , connus depuis longtems ; mais d'après des traductions en Arabe , faites par des hommes qui , loin de

pouvoir rendre le sens de l'Auteur , n'entendaient même pas sa langue. Ces traductions donnèrent cependant naissance à la Philosophie scholastique , fille de l'erreur & de la simplicité. Ce serait une entreprise , à la fois curieuse & instructive , de suivre pas-à-pas la naissance , les progrès & les variations de cette Philosophie ; on reconnaîtrait tous les labyrinthes dans lesquels la force , la subtilité de l'esprit humain peuvent se perdre. Enfin les Sciences profanes & divines furent subtilisées à un tel point par la sotte manie de ceux qui les enseignaient , qu'elles dégénèrent en des notions aussi bornées que superflues.

Leur Philosophie n'était point entièrement celle d'Aristote , mais elle ne s'en écartait pas non plus de point en point. Quelles que fussent les opinions que ses premiers Sectateurs eussent pu tirer des commentaires Latins de Boetius ou des mauvaises traductions dont on vient de parler , ils les méthodisèrent & les expliquèrent , chacun suivant son talent & le génie du siècle dans lequel il vivait , de sorte qu'au lieu de produire un corps de Science solide & régulier , ils ne formèrent qu'un monstre composé de parties informes & disparates. Ils abandonnèrent , en outre , la connaissance de l'histoire naturelle pour courir après des qua-

lités ocultes , des notions abstraites & des questions d'une curiosité ridicule qui rendirent leur logique obscure , embarrassée , inutile & inintelligible.

Alstedius , dans sa Chronologie , a divisé leur histoire en trois principales périodes ou successions : La première commence avec Laufranc , Archevêque de Canterbury qui vécut environ le milieu du onzième siècle , & finit avec Albert le grand , deux siècles après ; la seconde date de ce même Alstedius , & finit par Durand , comme la troisième se termine à Luther , à l'époque de la réforme. Morhoff soutient cependant que l'Anglais Rucelinus est , à proprement parler ,

le pere des favans scholastiques, & que c'est à lui que la secte des Nominalistes dut sa naissance & son crédit. Il ajoute qu'elle se releva ensuite dans la personne de Occam, autre Anglais, & perpétuel Antagoniste de Dom Scote, qui s'était déclaré pour les Réalistes, & qui passait pour leur plus fameux champion. Le Lecteur fait, sans doute, que les Savans Scholastiques étaient divisés en deux sectes formidables, qui sont actuellement aussi peu connues que les controverses qui les ont fait naître. Il suffit de dire que, comme tous les autres partis, ils se haïssoient mutuellement, se traitoient réciproquement d'hérétiques en logique; que

que souvent leurs disputes étaient opiniâtres & même sanguinaires, & qu'elles finissaient non-seulement par le bouleversement métaphysique du sens commun & du langage, mais encore par la mutilation & la mort des combattans. On peut assurer, à la honte de la raison, que le genre humain, dans toutes ses controverses, soit pour des notions ou pour des choses, pour un prédicament ou une Province, fait toujours son dernier appel à la brutalité & à la violence. Les titres (1) dont ces Chefs étaient

(1) Le profond, le subtil, le merveilleux, l'infatigable, l'irréfragable, l'angélique, le séraphique, la source de vie, la lumière du monde.

honorés par leurs disciples, à cause des sublimes rêveries qu'ils leur enseignaient, sont à la fois magnifiques & absurdes, & prouvent plutôt l'ignorance superlative de ces tems, qu'un mérite transcendant dans les personnages auxquels ils étaient conférés. On doit cependant excepter de cette censure un homme qui fut un prodige de science pour le siècle dans lequel il vivait, & qui passe encore pour tel dans celui auquel j'écris : c'est du fameux Moine Bacon que je veux parler; de ce génie extraordinaire qui fut percer le voile épais de l'ignorance de ces tems, mais dont les lumières éblouirent les faibles yeux de ses contemporains, au lieu

de les éclairer. Cet homme , comme si le nom de Bacon était d'un favorable augure pour la Philosophie , sans secours ni encouragemens , insulté , au contraire , & persécuté de toutes parts , pénétra , par la force irrésistible de son génie , dans les mystères les plus secrets de la Nature , & fit tant de nouvelles découvertes dans l'Astronomie & la perspective , dans les Méchaniques & la Chymie , que les Ecrivains les plus sages ne peuvent les citer sans donner des marques d'admiration & d'étonnement. Le Docteur Friend a observé que c'était presque le seul Astronome qu'il y eut alors : la réforme du Calendrier , qu'il entreprit &

exécuta , en quelque sorte , est une preuve bien honorable de son habileté dans cette science. La construction des lunettes , des télescopes , de tous les verres servant à diminuer & à grossir les objets , la composition de la poudre à canon (dont Bartholde Swarth passe pour avoir eu la première idée presque un siècle après) , sont autant d'inventions que la saine équité lui attribue. Pour récompense de ses découvertes , il fut calomnié , jeté dans une prison , & inhumainement opprimé pendant toute sa vie. Il ne fut pas plus épargné après sa mort ; on le blessa encore dans sa réputation , en le qualifiant de Magicien qui s'était servi d'arti-

fices infernaux & abominables. Le même Docteur Friend avance qu'il n'y avait alors que quatre personnes dans l'Europe qui eussent fait quelques progrès dans les Mathématiques , & un plus petit nombre encore dans la Chimie ; que ceux qui entreprenaient de traduire Aristote , étaient bien au-dessous de cette tâche , & que les écrits de ce Philosophe , que Bacon comprenait à merveille , & qu'il regardait comme la source de toutes les sciences , venaient d'être condamnés & brûlés dans un synode , tenu à Paris.

Les Œuvres de ce Savant de l'antiquité , ont , à la vérité , plus excité la haine & l'admiration

du genre humain , que tous ceux des autres Ecrivains ensemble. Launoy compte trente-sept Pères de l'Eglise qui ont stigmatifé son nom , & se sont efforcé de faire réprouver ses doctrines. Il fut , pendant sa vie , soupçonné d'irréligion , & frappé d'anathême par les Prêtres du paganisme , & cependant les successeurs de ces mêmes hommes furent ses admirateurs & ses partisans. Il éprouva un traitement encore plus sévère & plus inconcevable de la part du Clergé Chrétien. Proscrit d'abord comme hérétique , il fut ensuite regardé comme le boulevard de l'orthodoxie. Launoy , qui a écrit un Traité particulier à ce sujet , cite huit

différentes révolutions dans la fortune & la réputation de la Philosophie d'Aristote. Je passe les autres changemens intermédiaires pour n'en rapporter que deux qui offrent un contraste aussi frappant que ridicule. Dans le concile tenu à Paris, à-peu-près en 1209, les Evêques censurèrent, d'une commune voix, ses Ouvrages comme des sources empestées d'erreur & d'hérésie, les condamnèrent aux flammes, & firent défense de les lire ou d'en tirer copie, sous peine d'excommunication. Ils livrèrent même au bras séculier dix personnes qui furent brûlées vives, pour certaines opinions qu'elles avaient empruntées, à ce que ces Prélats

avaient entendu dire , des livres
pernicieux de ce Philosophe.
Dans le seizième siècle , ces mê-
mes livres furent non-seulement
lus avec impunité , mais encore
enseignés avec approbation , &
quiconque osait contester son
opinion, je devrais presque dire son
infaillibilité , était persécuté com-
me un infidèle ou un mécréant. Le
Sophiste Ramus en offre la preuve
la plus mémorable : certaines cri-
tiques dirigées par lui contre la
Philosophie des Péripathéticiens,
occasionnèrent une commotion
générale dans le monde savant.
L'Université prit aussi-tôt l'alar-
me , & se récria contre cette con-
duite qui tendait à détruire l'em-
pire des sciences , & semblait me-

nacer la Religion elle-même. L'affaire fut portée au Parlement, & parut d'une si grande importance à François I, qu'il voulut en connaître tous les plus petits détails. L'Edit qui déclara Ramus insolent, impudent & menteur, & qui condamna, supprima & abolit ses Ouvrages, existe encore (1); mais un exemple qui ne s'est jamais vu, c'est qu'on défendit solennellement à ce pauvre Auteur de transcrire & même de lire ses propres livres.

On pourrait penser, d'après cela, que dans un tems où l'au-

(1) Il y a aussi des Lettres-Patentes du 10 Mai 1543, qui défendent expressément d'user de médifance & d'invectives contre Aristote.

torité d'un ancien Philosophe était regardée comme sacrée , la Philosophie elle-même dût avoir été entendue ou cultivée avec beaucoup de succès ; mais ces Docteurs ne s'attachaient qu'à des mots & non aux sciences ; aussi Bacon les compare-t-il très-judicieusement à ces jongleurs olympiques qui s'abstenaient des travaux utiles pour se rendre propres à des occupations méprisables. Ce n'était plus alors qu'une Philosophie idéale , qui semblait exclure l'étude de la Nature , & qui , au lieu de rechercher les propriétés des corps & d'observer les lois du mouvement par lequel tous les effets sont produits , ne s'occupait que de

définitions , de distinctions & d'abstractions logiques dont il ne pouvait résulter aucun avantage pour le genre humain. Ils portèrent l'idolâtrie pour Aristote à un tel point que quelques-uns crurent reconnaître , dans ses écrits , la doctrine de la Trinité, que d'autres publièrent des dissertations en forme pour prouver qu'il était fauvé , quoique Payen , & qu'un Patriarche de Venise , appela le diable pour savoir de lui la signification d'un mot difficile à expliquer dans la Physique d'Aristote ; mais l'esprit malin , qui peut-être ne le comprenait pas lui-même , répondit d'une voix si basse & si inarticulée , que le bon Prélat ne put entendre un

mot de ce qu'il dit : c'était le fameux Hermolaus Barbaro , & le mot grec , qui lui fit prendre un parti aussi extraordinaire , est l'entéléchie des Péripathéticiens, dont les scholastiques tiraient leurs formes substantielles , & que Leibnitz , vers la fin du dernier siècle , tâcha de faire revivre dans la théorie du mouvement.

La réforme elle-même qui répandit une nouvelle clarté dans toute l'Europe , & qui inspira la recherche des erreurs & des préjugés de toute espèce , ne servit qu'à étendre l'Empire de la Philosophie. Les Protestans comme les Papistes , se retranchèrent sur d'autorité d'Aristote , & défendirent leurs systèmes avec les

armes qu'il leur fournissait. Cette alliance inconcevable de la théologie avec la doctrine des Péripathéticiens , rendirent ses opinions non-seulement respectables, mais sacrées : on les regardait comme les bornes de la foi & de la raison , & quiconque aurait osé reculer ces limites , eût été regardé comme un impie & un sacrilège. On s'imaginait que toute innovation en Philosophie saperait , par degrés , les fondemens de la Religion , & finirait par conduire à l'athéisme , que si une fois le voile de cette respectable autorité était levé , la curiosité des hommes les porterait à vouloir expliquer tous les phénomènes du monde visible ,

par des causes secondes , par le pouvoir de la matière & du mécanisme , & qu'insensiblement on viendrait à oublier ou à négliger la grande & primitive cause de tout. Cette espèce de raisonnement convainquit la multitude, en imposa au petit nombre des Sages , & mit effectivement un terme au progrès des connaissances utiles.

Telles étaient , en général , les dispositions du genre humain , lorsque Bacon parut. Nous ne le considérerons pas comme le fondateur d'une nouvelle secte , mais comme le soutien de la liberté de l'homme , comme un Philosophe qui a délivré la raison & la vérité de l'esclavage , dans

lequel toutes les sectes les avaient tenues jusqu'alors. Des hypothèses plausibles , une théorie éblouissante , amusent plus l'imagination , & conduisent plus promptement à la renommée , que l'humble & patiente méthode de recourir à des expériences , ou de suivre la nature dans toutes ses sinuosités. Une Philosophie fondée sur ce dernier principe , ne pouvait donc point d'abord faire une révolution soudaine & générale dans le monde savant ; mais sa marche , comme celle du tems , mesurée , lente & sûre , fut enfin la seule suivie dans toute l'Europe. Il ne fut cependant pas le premier , parmi les Modernes , qui osât différer du sentiment

d'Aristote; Ramus, Patricius, Bruno & Severinus, pour n'en pas nommer davantage, avaient déjà attaqué l'autorité de ce tyran de l'empire des sciences, qui, depuis un tems immémorial, règnait en Souverain absolu sur l'opinion des hommes, comme son orgueilleux Elève (1) l'avait fait sur leurs personnes. Mais ces Ecrivains inventèrent très-peu de choses. Quant aux progrès réels faits dans quelque branche de l'Histoire Naturelle, avant que notre Auteur parut, par Gilbert, Harvey, Copernic, le père Paul & quelques autres encore, ils sont bien connus, &

(1) Alexandre.

ont été célébrés avec justice. Mais il nous manquait encore un plan vaste qui pût embrasser les variétés presque infinies de la science, & guider nos recherches dans toutes leurs divisions. Sir François Bacon fut le premier qui le conçut dans toute son étendue. Ce plan lui fait un honneur infini, en ce qu'il est de la plus grande utilité pour le genre humain. Si l'heureuse invention d'un pareil système nous surprend, l'étonnement redouble quand on réfléchit qu'il l'inventa & le dirigea, qu'il le perfectionna à ce point, au milieu du tumulte des affaires & des troubles civils d'une Cour insensée. La Nature semble l'avoir particulièrement destiné à

cette entreprise , en lui prodiguant les qualités nécessaires pour l'exécuter ; une imagination active & prompte à découvrir les similitudes des choses , un jugement attentif à observer leurs différences les plus subtiles , une passion invincible pour l'étude & l'application ; un génie enfin aimant à douter , & n'affirmant jamais qu'avec lenteur & défiance , facile à se rétracter , & méditant avec la plus scrupuleuse attention l'ordonnance de ses plans avant de les disposer. On doit donc présumer que Bacon n'étant d'ailleurs ni ami de la nouveauté , ni idolâtre de l'antiquité , qu'abhorrant sur-tout l'imposture , il doit avoir eu des rapports & des relations

très-intimes avec la vérité. Ce caractère, qu'il s'est attribué lui-même avec une noble confiance, paraît dans le plus grand jour dans son instauration des sciences ; Ouvrage qu'il destina, non point à élever un monument à sa gloire, mais à former un legs de l'utilité la plus bienfaisante à tous les siècles. Ce livre est divisé en six parties principales ; le compte que nous allons en rendre, terminera le récit de la vie & des écrits de notre Auteur.

I. La première partie de cette instauration annonce le projet d'un examen général des connaissances humaines, & ce projet est exécuté dans son admirable traité intitulé *le progrès des Sciences*.

Comme il avait formé le dessein d'élever un nouvel & durable édifice de philosophie, fondé, non sur des opinions ou des conjectures arbitraires, mais sur la vérité & sur l'expérience, il était absolument nécessaire à son plan, de revoir d'abord avec soin l'état des Sciences, tel qu'il était alors, dans toutes ses branches & dans toutes ses parties. Cette entreprise exigeait une mesure de connaissances extraordinaire, un discernement non-seulement exquis, mais encore universel; tout le monde intellectuel fut soumis à son examen & à sa censure. Pour ne point s'égarer dans un sujet aussi vaste & aussi varié, il eut soin, en conséquence des trois facultés de

l'ame, la mémoire, l'imagination & l'entendement, de ranger toute la serie des arts dans ces trois grandes classes, l'Histoire, la Poésie & la Philosophie. Elles peuvent être considérées comme les principales fouches d'où sortent dans une prodigieuse diversité, les autres rameaux inférieurs de la science. Il indique en grand ce qui leur manque ou ce qu'elles ont de défectueux & d'erroné, avec les moyens propres à remédier aux défauts, à rectifier les erreurs & à suppléer aux omissions; en un mot, il connaissait tout ce qui avait été écrit avant lui, & pouvait prononcer sur le mérite de ces Ouvrages en critique éclairé. Il marqua, à la fin de son traité,

dans une carte générale, les différentes routes de la science qu'on avait négligées ou qui étaient inconnues, & il est certain que les progrès qu'on a faits depuis lui, procèdent des notes & des idées qui se trouvent répandues dans son Ouvrage.

II. Le dessein *du nouvel organe*, qui fait la seconde partie de son instauration, & qui doit être regardé comme la plus considérable, a pour but d'élever & d'agrandir les forces de l'esprit, par une plus utile application de ses facultés à tous les différens objets qui sont du ressort de la philosophie. Dans cet Ouvrage, l'Auteur offre à l'univers une nouvelle logique beaucoup meilleure

que celle qui était alors en vogue. Celle-ci est calculée de manière à fournir des arts au genre humain, & non des argumens pour la controverse; elle ne se borne point à triompher d'un ennemi par le sophisme; mais à vaincre la Nature elle-même par des expériences & des recherches. Comme elle diffère de la logique elle-même par son but, elle ne s'éloigne pas moins de cet art captieux par la forme de sa démonstration, car en général, elle rejette le syllogisme comme un instrument plus nuisible qu'avantageux à l'examen de la Nature, & se sert en sa place, d'une induction rigide & sincère. Ce n'est point la méthode triviale des

écoles qui , sur la foi d'une énumération simple & superficielle , prononce d'après quelques particularités , au péril d'être démentie par des preuves contradictoires , mais une induction qui examine scrupuleusement l'expérience , la considère sous tous ses aspects , rejette & exclut tout ce qui n'appartient pas nécessairement au sujet , & ne se décide à conclure que d'après des choses confirmées. Une multitude infinie d'exemples pourrait servir à prouver combien cette méthode a prospéré entre les mains des modernes , & combien elle a contribué à faire des découvertes inconnues de l'antiquité : je n'en citerai qu'un , & celui-là seul suffira ; c'est l'optique
de

de notre immortel Newton, où, dans une variété d'expériences, il a analysé la Nature & les propriétés de la lumière elle-même, du plus subtil de tous les corps, avec une exactitude, une précision qu'on aurait à peine attendue de l'examen de la plus grossière & de la plus palpable de toutes les substances.

III. Le sort de tout projet qui a eu pour but le bien de l'espèce humaine, a été d'être toujours regardé comme chimérique ou impraticable, & cela, parce qu'il était neuf; c'est ce que notre Auteur a prévu, & s'est efforcé d'éviter dans la troisième partie de son Instauration, en fournissant des maté-

riaux pour une nouvelle Histoire Naturelle & Expérimentale, Ouvrage qu'il regardait d'une nécessité si indispensable que, sans son secours, tous les efforts de l'esprit humain lui paraissaient insuffisans pour élever & perfectionner l'immense édifice des Sciences. Il prévint aussi que les adeptes en philosophie qui adopteraient sa nouvelle logique, seraient détournés de la mettre en pratique par les difficultés qu'ils rencontreraient dans leurs expériences, s'ils suivaient les règles qu'il avait prescrites ; & il applanit ces difficultés aux gens moins instruits, dans son *Silva Silvarum*, ou Histoire de la Nature, qui, quoiqu'imparfaite à beaucoup d'é-

gards, n'en doit pas moins paraître très-estimable pour le tems auquel elle a été entreprise. Cette collection qui n'a paru qu'après sa mort, a été généralement regardée comme indépendante & détachée de son plan général, ce qui prouve que les Lecteurs n'ont pas assez fait attention au but qu'il s'était proposé en faisant & en indiquant ces expériences; c'est un magasin de matériaux nullement arrangés pour l'ornement, mais placés çà & là pour l'utilité du Physicien qui peut y prendre ce qui lui convient, & élever, par le moyen du nouvel organe dont nous venons de parler, quelque partie de la Philosophie axiomatique, qui est

la voûte & le faîte de ce système. Il range les phénomènes de l'univers sous trois principales divisions. L'Histoire des générations, ou la production de toutes les espèces d'après les loix communes de la Nature, celle des prétergénérations ou des naissances qui s'écartent de cette règle, & troisièmement l'Histoire de la Nature, resserrée ou aidée, changée & torturée par l'art humain; cette dernière nous découvre une autre face de choses, un nouveau monde d'apparences. Il présente cette Histoire sous deux aspects également avantageux, celui de faire connaître les qualités en elles-mêmes, & de former la matière première d'une philosophie saine

& utile : c'est dans cette vue seulement que notre Auteur a fait & recueilli tout l'amas de mêlanges dont je parle. On ne doit pas être étonné de ce que nombre d'expériences particulières se sont trouvées fausses ou douteuses. La science ne présentait alors qu'un cahos désert. Si plusieurs hommes célèbres, en suivant la route qu'il leur avait tracée, ont été plus avant que lui, & en ont fait un examen plus exact, l'honneur de leurs découvertes ne lui en est pas moins dû jusqu'à un certain point. Colomb seul imagina qu'il y avait un nouveau monde, & eut le noble courage de traverser un océan immense &

inconnu pour l'aller chercher. Il réussit dans son entreprise, & mena ses compagnons dans un continent spacieux, riche & fertile. Si quelques aventuriers ont pénétré plus avant que lui dans ces différentes régions, & les ont observées avec plus d'exactitude, le résultat de leurs découvertes a moins servi à leur réputation, qu'à propager & accroître la sienne.

IV. Après ces préparatifs, il semble qu'il ne manquait plus rien pour pénétrer tout de suite dans la plus sublime Philosophie; mais Bacon pensa qu'une entreprise aussi importante avait besoin d'être précédée d'autres principes

fervant à l'instruction , ou d'une utilité actuelle. Il interposa , en conséquence , dans son Ouvrage , une quatrième & cinquième partie , dont il nomma la première *scala intellectus* , c'est-à-dire , une suite de degrés par lesquels l'intelligence peut s'élever régulièrement aux recherches philosophiques. Pour cet effet , il proposa des exemples de recherches & d'investigations conformes à sa propre méthode sur certains objets , choisissant particulièrement ceux qui sont de l'ordre le plus noble , & étrangement différens les uns des autres , afin qu'on ne manquât pas de preuves de toutes espèces. La quatrième

partie devait former une explication particulière de la seconde. Nous pouvons considérer, sous cet aspect, les six Chapitres qu'il se proposa d'écrire sur les six principaux points de l'Histoire Naturelle : savoir, la description des vents ; son Traité de la vie & de la mort ; de la raréfaction & de la condensation ; des trois principes chimiques, le sel, le soufre & le mercure ; des corps légers & pesans ; de la sympathie & de l'antipathie. Il décrivit les trois premiers d'une manière qui prouve avec quelle heureuse sagacité il pouvait appliquer ses propres règles à l'interprétation de la Nature. Quant aux trois

derniers, nous n'avons qu'une courte introduction de chacun d'eux, la mort l'ayant enlevé avant qu'il eût pu rien écrire sur les sujets mêmes. Tel est le sort de l'homme; il meurt toujours trop tôt, même dans l'âge le plus avancé, quand il est capable de projets utiles à l'espèce humaine.

V. Il ne nous a laissé que le titre & le plan de la cinquième partie. Ce ne devait être qu'un édifice momentané, bâti de matériaux composés, essayés ou perfectionnés par lui-même, & qui ne devait subsister que jusqu'au moment où il aurait été entièrement élevé.

VI. La sixième partie est la plus sublime de cette grande Instauration, à laquelle toutes les précédentes sont subordonnées. C'est une Philosophie purement *axiomatique* & scientifique, dérivant de cette manière d'observer juste, correcte & naturelle, que l'Auteur a inventée, & qu'il a appliquée à ses recherches; mais il désespéra de pouvoir la finir. Les Savans de tous les pays ont travaillé à quelques parties séparées de ce surprenant édifice, que les siècles à venir ne verront jamais achever d'après le modèle qui leur a été laissé par un seul homme.

Telles furent ses vues illimi-

tées pour l'avancement universel des sciences ; noble but auquel il dirigeait tous ses travaux philosophiques. On peut lui appliquer , avec raison , ce que César dit à Tullius , *qu'il était plus glorieux d'avoir étendu les limites de l'esprit humain , que d'avoir reculé les bornes de la domination Romaine.* Bacon nous a rendu ce service important ; c'est une vérité avouée par les plus grands hommes de l'Europe , & par toutes les sociétés publiques des Nations les plus civilisées. La France , l'Italie , l'Allemagne ; l'Angleterre , la Russie même , l'ont pris pour leur Chef , & se sont laissés gouverner par ses insti-

252 LA VIE DE FR. BACON.

tutions ; l'empire qu'il s'est élevé
sur le monde savant , est aussi
étendu que l'usage de la raison ,
& l'un durera aussi long-tems que
l'autre continuera d'exister.

F I N.



MAXIMES

ET

SENTENCES

Recueillies dans les Ouvrages de Bacon.

1.

Les pleurs d'un héritier sont des ris masqués.

2.

L'honnête-homme meurt chaque fois qu'il perd un ami.

3.

On accuse injustement Neptune quand on fait naufrage pour la seconde fois.

4.

Plus on tend l'arc, plus il est prêt à

254 MAXIMES ET SENTENCES

se rompre ; mais plus les ressorts de l'ame
sont relâchés , plus ils sont prêts à se
briser.

5.

Si les vices concouraient au bien ,
l'homme vertueux serait seul pécheur.

6.

Les délais sont toujours prudens quand
on délibère sur des choses utiles.

7.

Les flots de la douleur s'apaisent
quand rien ne vient plus les enfler.

8.

La célérité même est un retard dans
l'accomplissement du desir.

9.

Le cheveu le plus ténu donne de
l'ombre.

10.

Une belle figure est une recommandation muette.

11.

Que reste-t-il à celui qui a perdu la confiance & l'estime des hommes ?

12.

La fortune fait des fots de tous ses favoris.

13.

L'argent ressemble au fumier, qui ne fait aucun bien s'il n'est dispersé sur la terre.

14.

Il est bien malheureux d'être offensé par celui dont on ne peut pas se plaindre.

15.

On supporte aisément les traits de l'envie quand on est heureux ou braye.

256 MAXIMES ET SENTENCES

16.

L'homme vertueux peut seul concevoir d'heureuses espérances dans l'adversité.

17.

Celui qui insulte un homme en menace mille.

18.

Heureux celui qui meurt avant d'appeler la mort à son secours.

19.

Un méchant homme est toujours méchant ; mais il ne l'est jamais autant que lorsqu'il affecte d'être bon.

20.

On conserve difficilement ce qui plaît à beaucoup de monde.

21.

C'est mal entendre ses intérêts que

DE FRANÇOIS BACON. 257

de nommer son Médecin son héritier.

22.

Celui qui est redouté de plusieurs personnes, a aussi plusieurs personnes à redouter.

23.

Il n'y a pas de si bonne fortune à laquelle il ne manque quelque chose.

24.

Un refus fait de bonne grâce est une espèce de bienfait.

25.

Le poltron se dit prudent, & l'avare économe.

26.

C'est un desir bien étrange dans les hommes, que celui de courir après les places, pour perdre leur liberté.

258 MAXIMES ET SENTENCES

27.

Les enfans augmentent les soins de la vie ; mais ils adoucissent le souvenir de la mort.

28.

La probité fait honneur à la nature humaine , & un mélange de dissimulation est comme l'alliage qui rend l'argent plus souple en diminuant sa valeur.

29.

La mort ouvre les portes de la renommée , & étouffe les serpens de l'envie.

30.

Le schisme , dans le corps spirituel de l'Eglise , cause plus de scandale que la dépravation des mœurs , comme dans un corps naturel une plaie ou une solution de continuité devient plus nuisible qu'une humeur corrompue.

31.

La vengeance est une justice sauvage, que les Loix devraient s'efforcer d'extirper du cœur humain.

32.

Celui qui médite une vengeance tient ses plaies ouvertes.

33.

Au moral & au physique, quand on ne voit pas bien, on doit aller doucement.

34.

L'homme discret invite les autres à s'ouvrir à lui comme l'air condensé attire l'air libre.

35.

Tenez votre autorité loin de vos enfans ; mais qu'il n'en soit pas de même de votre bourse.

260 MAXIMES ET SENTENCES

36.

Les gens de haut parage sont jaloux de ceux qui s'élèvent : cette erreur, chez eux, est la même que celle de l'optique, qui nous fait croire que nous reculons quand les autres avancent.

37.

Tous les préceptes à donner aux Rois sont renfermés dans ces deux maximes : Souviens - toi que tu es homme, souviens-toi que tu es Vice-Gérant de Dieu.

38.

L'opinion est libre dans le tête-à-tête, & respectueuse en public.

39.

En général, il est bon de confier le commencement des grandes affaires à Argus aux cent yeux, & la fin à Briarée aux cent mains ; le premier pour veiller, le second pour exécuter.

40.

Il est certains égoïstes qui mettraient le feu à une maison pour faire cuire un œuf.

41.

Dans toutes les innovations, il serait bon de suivre l'exemple du tems, qui lui-même est grand ami du changement, mais qui n'agit que par degrés imperceptibles.

42.

Ceux qui ont trop de respect pour l'ancien tems, font le déshonneur de leur siècle,

43.

Les Espagnols & les Spartes ont toujours passé pour être lents dans leurs expéditions. *Mi venga la muerte de Spagna*, dit le proverbe : que ma mort me vienne d'Espagne.

262 MAXIMES ET SENTENCES

44.

Ceux qui n'ont point d'amis à qui ils puissent confier leurs chagrins, sont les cannibales de leur propre cœur.

45.

Il importe peu qu'une armée qui manque de courage soit nombreuse. Virgile a dit : « Le loup ne regarde jamais à la quantité des brebis ».

46.

Les États qui visent à la grandeur, doivent prendre garde que leur Noblesse & leur Bourgeoisie ne se multiplient trop. Les hautes futaies, dans un bois, empêchent le taillis de prospérer.

47.

Une guerre civile ressemble à la chaleur de la fièvre, qui mine le corps ; mais une guerre étrangère est comme

la chaleur de l'exercice , qui entretient la santé.

48.

Les soupçons sont souvent comme les chauves-souris qui disparaissent au crépuscule du matin.

49.

La discrétion dans le discours vaut mieux que l'éloquence.

50.

L'ambition est comme la colère : si on la laisse agir , elle donne de l'énergie ; mais si elle est retenue , elle consume l'ame ou la plonge dans une sombre mélancolie.

51.

Si vous cherchez avec empressement la fortune , vous parviendrez à la découvrir , car quoiqu'elle soit aveugle , elle n'est pas invisible.

264 MAXIMES ET SENTENCES

52.

La plus belle partie de la beauté est celle que les Peintres ne peuvent pas exprimer.

53.

Celui qui bâtit une belle maison dans un vilain emplacement se met lui-même en prison.

54.

La renommée est un fleuve qui porte les choses légères, & engloutit celles qui ont du poids.

55.

Les meilleurs Gouvernemens peuvent se comparer aux plus beaux cristaux dans lesquels on apperçoit des protubérances & des irrégularités qu'on ne verrait pas dans des pierres communes.

56.

Celui qui diffère ses libéralités jusqu'à

qu'à sa mort, n'est, à proprement parler, généreux que du bien d'autrui.

57.

Les hommes passionnés pour les grandes places, ne peuvent pas supporter la retraite dans la vieillesse même, qui est amie du silence. Je les compare à ces vieux Bourgeois, qui se tiennent assis devant leur porte, au risque de compromettre leur caducité.

58.

La fortune ressemble à un marché dont les prix baissent souvent, si vous attendez un peu.

59.

La dépression de la Noblesse peut rendre un Roi plus absolu, mais alors il sera moins sûr de son autorité.

60.

Celui qui voyage dans un pays sans

M

266 MAXIMES ET SENTENCES

en connaître la langue , ne fait qu'aller à l'école.

61.

Une malheureuse condition , & qui cependant est celle des Rois , est d'avoir peu de choses à désirer , & beaucoup à craindre.

62.

Les nouvelles découvertes sont comme les étrangers ; d'abord elles excitent notre admiration , mais elles sont ensuite peu favorisées.

63.

Comme il est de la nature des choses de se porter avec véhémence à leur place , & de se mouvoir lentement dans leur situation naturelle , de même la force est violente dans l'ambition , & calme dans l'autorité.

64.

Les richesses ont des aîles ; souvent

elles s'envolent d'elles-mêmes ; mais il est bon aussi quelquefois de leur donner l'essor.

65.

Blâmer l'amour de la gloire dans un soldat , c'est ôter à un cavalier ses éperons.

66.

Seneque a bien raison de dire que la colère est comme une ruine qui se brise sur celui qu'elle écrâse.

67.

Les hommes dévorés par l'ambition osent seuls servir d'écran aux Rois dans les affaires délicates & périlleuses. Quel autre qu'eux voudrait jouer un pareil rôle, à moins qu'il ne fût comme la colombe fillée , qui s'élève toujours & s'enfonce dans la nue , parce qu'elle ne voit pas autour d'elle.

268 MAXIMES DE FR. BACON.

68.

Les Princes & les Etats doivent choisir des Ministres plus occupés de leurs devoirs que de leur fortune, & savoir distinguer l'esprit d'intrigue de l'amour du bien.

69.

L'homme sans un excellent naturel n'est qu'un insecte.

Fin des Maximes & Sentences de Bacon.

FAUTES A CORRIGER.

PAGE 67, ligne 4, effacez qui étaient.

Page 100, ligne 7, dans une autre lettre, *lis*.
dans une de ses lettres.

Page 105, de la Cour, *lis*. de la Tour.

4 JA 67

